



Lycée(s)	Général	Technologique	Professionnel	
Niveau(x)	CAP	Seconde	Première	Terminale
Enseignement(s)	Commun	De spécialité	Optionnel	
Français				

Objet d'étude : littérature d'idées du XVI^e au XVIII^e siècle

Le goût de la science
Parcours dans *Les Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle

Cette ressource propose un ensemble d'extraits¹ de textes regroupés autour de thématiques communes et de pistes de réflexion entrant en résonance avec l'œuvre au programme. Les professeurs peuvent y puiser de quoi construire leur groupement de textes².

Cette proposition est composée de pistes qu'il est possible d'aborder, en fonction du temps dont les professeurs disposent, du niveau des élèves, de leur intérêt pour telle ou telle question, etc.

Par l'analyse comparée, ces pistes visent à enrichir ou préciser l'interprétation des œuvres ou des textes composant les parcours, en cohérence avec le texte réglementaire³ : « le choix des textes composant les parcours associés est à l'initiative du professeur [...]. Ces textes ne font pas tous nécessairement l'objet d'une explication ; certains d'entre eux peuvent être étudiés selon une perspective plus large ».

1. Les extraits sont associés à des d'exemples d'édition des textes choisis et/ou de liens hypertexte permettant d'accéder à une édition de l'œuvre intégrale. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

2. La mise en page proposée vise à faciliter l'usage de ces extraits en classe.

3. [D'après le BOEN spécial n° 1 du 22 janvier 2019, le BOEN n° 18 du 30 avril 2020 et le BOEN n° 40 du 22 octobre 2020, Annexe 2.](#)

Discours scientifique, discours littéraire

Perspective : Comment les connaissances scientifiques et philosophiques se diffusent-elles dans la littérature, qu'elles répondent à la double ambition classique consistant à plaire (*placere*) pour mieux instruire (*docere*), ou qu'elles s'inscrivent dans le programme de vulgarisation scientifique porté par les Lumières ? En quoi ces discours scientifiques et philosophiques sont-ils particulièrement littéraires ?

Ces questions offrent l'occasion d'apprendre aux élèves que le cloisonnement entre science et littérature, tel que le connaît la modernité, n'a pas toujours existé. Une approche diachronique permet ainsi de souligner la polysémie du mot « science », en partant de son étymologie, du latin *scientia* (connaissance), lui-même issu du verbe *scire* (savoir) : la science est d'abord le savoir humain, par opposition aux préoccupations religieuses ou aux questions morales, et par extension l'ensemble des connaissances dans un domaine ; enfin, se diffuse au XVIII^e siècle un sens plus spécifique de démarche spéculative ou expérimentale.

Nous nous intéresserons aux modèles de Fontenelle, à la fois scientifiques, philosophiques et littéraires, de Lucrèce dans l'Antiquité, à Copernic à la Renaissance, dont il diffuse la théorie de l'héliocentrisme, ou encore Descartes et Pascal, savants, philosophes et écrivains, mais aussi à ses héritiers – D'Alembert, Diderot, Condorcet. En effet, Fontenelle, qui a vécu au XVII^e et au XVIII^e siècle, apparaît comme l'homme du passage de l'âge classique au siècle des Lumières, l'inventeur de « l'esprit des Lumières bien avant les Lumières »⁴.

Propositions d'extraits

Texte complémentaire (Antiquité)

- Lucrèce, *De natura rerum* (*De la nature des choses*), 1^{er} siècle avant J.-C.

Parcours

- Nicolas Copernic, *Commentariolus*, 1514.
- René Descartes, *Discours de la méthode*, 1637.
- Blaise Pascal, *Préface pour un Traité du vide* [1651].
- Jean Le Rond D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, 1750.
- Denis Diderot, *De l'interprétation de la nature*, 1753.
- Le marquis de Sade, *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, [1782], 1926.
- Nicolas de Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1795.

4. Article « Fontenelle et le genre des entretiens entre les XVII^e et XVIII^e siècles », Maria-Susana Seguin, 2019, disponible sur le site [HAL open science](#).

Lucrèce, *De natura rerum* (1^{er} siècle avant J.-C.).

Perspective : Lucrèce (en latin *Titus Lucretius Carus*) est un poète et philosophe latin du I^{er} siècle av. J.-C. (vers 98-55 avant J.-C.), auteur d'un seul ouvrage composé de six livres, *De rerum natura* (*De la nature des choses*), traduction d'une œuvre grecque qui signifie à l'origine « Traité de physique et de sciences naturelles ». Il s'agit d'un long poème versifié, au contenu à la fois scientifique et philosophique. S'adressant à son disciple Memmius, féru d'hellénisme, Lucrèce montre que le latin et la poésie peuvent faire accéder à la pensée d'Épicure. L'ouvrage traite des principes fondamentaux de la physique et de l'atomisme, mais aussi du corps et de l'âme humaine, jusqu'à évoquer la vie psychique et le sentiment amoureux. Lucrèce y atténue le propos scientifique par le recours à la poésie et à l'image : « La science peut seule éveiller dans les âmes, / À défaut du soleil, l'astre de la raison ». À la fin du livre II (vers 1037-1090), dans un contexte de connaissances embryonnaires en astronomie, Lucrèce émet l'hypothèse de la pluralité des mondes.

Pour Fontenelle, Lucrèce est un modèle à la fois pour sa compréhension d'Épicure et pour son choix d'une transposition poétique des idées scientifiques.

Extrait⁵

Plus que jamais écoute, et que ton esprit veille !
 D'étranges vérités vont frapper ton oreille ;
 À tes yeux va s'ouvrir un nouvel horizon.
 Mais il n'est fait si simple auquel notre raison
 Ne refuse de croire et tout d'abord se rende,
 De même qu'il n'est pas de merveille si grande
 Qui n'use avec le temps nos admirations.
 Tel est le pur éclat du ciel, tous ces rayons
 D'astres épars au loin qu'il rassemble en ses plaines,
 La lune et le soleil, ces clartés souveraines.
 Suppose, si tu peux, ces prodiges soudains
 Pour la première fois livrés aux yeux humains :
 Quel spectacle plus beau, mieux fait pour nous surprendre,
 Auquel les nations osassent moins s'attendre ?
 Mais les yeux, aujourd'hui, rassasiés et las
 De leur étonnement, ne daignent même pas
 Se lever vers l'azur de la voûte suprême.
 Ne va donc point, troublé par leur nouveauté même,
 Rejeter mes leçons. Non, suis-les pas à pas ;
 D'un jugement hardi pèse leurs résultats,
 Faux pour t'armer contre eux, mais vrais pour t'y
 soumettre.
 J'aborde l'infini. Mon audace pénètre
 Hors de ce monde, au fond des espaces cherchant
 Jusqu'où va le regard de l'esprit et quel champ
 S'ouvre à l'essor du rêve, au libre vol de l'âme,
 Ce qui siège au-delà des murailles de flamme !
 La Nature avec moi le crie : autour de nous,
 En large comme en long, dessus comme dessous,
 L'infini se déploie, et l'évidence inonde
 D'une pleine clarté l'immensité du monde.
 Or, comment supposer, quand si profondément
 L'espace illimité s'ouvre et qu'un mouvement

Éternel et divers en ses gouffres immenses
 Dissémine le vol d'innombrables semences,
 Qu'il ne se soit formé qu'une terre et qu'un ciel ?
 Quoi ! stérile rebut du fonds substantiel,
 Tant de germes, pareils à ceux dont la Nature
 Au hasard, à tâtons, combina la structure,
 Dont les chocs spontanés ont fondé l'univers,
 La terre et les vivants et les cieux et les mers,
 N'auraient en aucun lieu condensé leur poussière !
 Non, non. Il est ailleurs des amas de matière,
 Des mondes habités, frères de ce séjour
 Dont notre éther embrasse et maintient le contour.
 Quand l'atome est en nombre et la carrière prête,
 Il faut, et nul pouvoir, nul retard ne l'arrête,
 Il faut que l'être naisse et que la chose soit.
 Quand ce nombre est si grand qu'à peine il se conçoit,
 Qu'avant de le compter s'useraient mille vies,
 Les semences des corps, incessamment servies
 Par l'immanent pouvoir qui les groupe en ces lieux
 Dans leur ordre présent, doivent sous d'autres cieux
 Produire, conviens-en, d'autres terres, domaines
 D'autres corps animés, d'autres races humaines.
 Au reste, il n'est point d'être unique en l'univers
 Qui grandisse isolé sans famille et sans pairs.
 Tous relèvent d'un genre et tous ont des semblables :
 Regarde les vivants, ces bêtes innombrables,
 Qui hantent les forêts et les monts, ces oiseaux,
 Ces poissons écailleux, peuples muets des eaux,
 L'homme enfin : chaque espèce a sa marque commune.
 Ainsi, loin d'être seuls, il faut bien que la lune
 Et le soleil, la terre et la mer et le ciel
 Soient en nombre infini dans l'ordre universel.

5. Lucrèce, *De natura rerum*, traduction (1876, 1899) A. Lefèvre, éditions Les Échos du Maquis, 2013. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

Nicolas Copernic, *Commentariolus* (1514).

Perspective : Chanoine, médecin, mathématicien et astronome polonais de génie, Copernic est célèbre pour sa théorie de l'héliocentrisme, qui a bouleversé à la fois l'épistémologie (discipline qui réfléchit de manière critique sur les méthodes et l'histoire des sciences) et la représentation philosophique de l'Homme, d'où l'expression de « révolution copernicienne »⁶. Copernic s'inspire en fait des représentations du système solaire du philosophe grec Pythagore, dont les élèves ont été les premiers à affirmer, sans le prouver, que la Terre n'est pas le centre de l'univers. Dans *Des révolutions des orbés*, Copernic démontre que la Terre tourne sur elle-même et autour du soleil, opinion violemment contestée, car considérée comme contraire à la Bible. Le *Commentariolus* en est une sorte de premier jet, qui diffusa ses idées. Fontenelle apparaît comme un vulgarisateur des idées de Copernic.

Extrait⁷

[« Le centre de la Terre n'est pas le centre du monde. »]

PREMIER POSTULAT

Il n'y a pas un centre unique pour tous les orbés⁸ ou sphères célestes.

DEUXIÈME POSTULAT,

Le centre de la Terre n'est pas le centre du monde, mais seulement le centre des graves⁹ et le centre de l'orbe lunaire.

TROISIÈME POSTULAT

Tous les orbés entourent le Soleil qui se trouve pour ainsi dire au milieu d'eux tous, et c'est pourquoi le centre du monde est au voisinage du Soleil.

QUATRIÈME POSTULAT

Le rapport de la distance du Soleil à la Terre vis-à-vis de la hauteur de la sphère des étoiles est plus petit que le rapport du rayon de la Terre à la distance entre le Soleil et la Terre, au point que la distance du Soleil à la Terre est imperceptible en comparaison de la hauteur de la sphère des étoiles.

CINQUIÈME POSTULAT

Tout mouvement qui paraît appartenir à la sphère des étoiles ne provient pas d'elle, mais de la Terre. La Terre, donc, avec les éléments tout proches, accomplit d'un mouvement diurne une révolution complète, autour de ses pôles fixes, tandis que demeure immobile la sphère des étoiles ou ciel ultime.

SIXIÈME POSTULAT

Les mouvements qui nous paraissent appartenir au Soleil ne proviennent pas de lui, mais de la Terre et de notre orbe, avec lequel nous effectuons des révolutions autour du Soleil comme n'importe quelle autre planète. Ainsi donc la Terre est entraînée par plusieurs mouvements.

SEPTIÈME POSTULAT

Les mouvements rétrograde et direct qui se manifestent dans le cas des planètes ne proviennent pas de celles-ci, mais de la Terre. Le mouvement de la Terre seule suffit donc à expliquer un nombre considérable d'irrégularités apparentes dans le ciel.

6. On peut utilement se référer à *l'Introduction à l'astronomie de Copernic* d'Henri Hugonnard-Roche, Albert Blanchard, 2000.

7. Anthologie *Les Représentations du monde*, Étonnants classiques, Flammarion, 2019. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

8. Orbés : trajectoires circulaires.

9. Graves : corps lourds, attirés par la pesanteur. Copernic écrit plus d'un siècle avant Isaac Newton, qui théorise le mouvement de la gravitation.

René Descartes, *Discours de la méthode* (1637).

Perspective : Ce traité a été publié de manière anonyme quelques années après le procès de Galilée, condamné par l'Église, en juin 1633, à cause de son ouvrage *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*. Comme lui, Descartes y défend la thèse de l'héliocentrisme et du mouvement de la terre. Cet extrait donne à lire le récit rétrospectif de la formation scientifique de Descartes, qui s'affranchit progressivement de ses maîtres ; cette autobiographie intellectuelle est le point de départ de l'exposé de sa méthode scientifique, fondée sur la raison et le bon sens, qui donne le titre à l'ouvrage. La cosmologie des *Entretiens* est d'inspiration essentiellement cartésienne. Fontenelle lui emprunte notamment le modèle théorique des tourbillons, qui sera anéanti par Newton.

Extrait¹⁰

C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs¹¹, je quittai entièrement l'étude des lettres¹² ; et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient que j'en pusse tirer quelque profit. Car il me semblait que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet, touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre conséquence, sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions, et marcher avec assurance en cette vie.

Il est vrai que, pendant que je ne faisais que considérer les mœurs des autres hommes, je n'y trouvais guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquais quasi autant de diversité que j'avais fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirais était que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et par la coutume, et ainsi je me délivrais peu à peu de beaucoup d'erreurs, qui peuvent offusquer¹³ notre lumière naturelle, et nous rendre moins capables d'entendre raison. Mais après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour la résolution d'étudier aussi en moi-même, et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre. Ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné, ni de mon pays, ni de mes livres.

10. Descartes, *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* [1637], Première partie, version originale, Librio, 2021. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée. La première édition imprimée du texte est disponible sur le site Gallica de la BnF.**

11. **La sujétion de mes précepteurs :** la tutelle, l'autorité de mes maîtres.

12. **L'étude des lettres :** l'étude des livres.

13. **Offusquer :** choquer, aller à l'encontre de.

Blaise Pascal, préface pour un *Traité du vide* [1651].

Perspective : Pascal est un savant qui a marqué le XVII^e siècle par sa maîtrise de disciplines aussi variées que les mathématiques, la physique, la philosophie, la théologie et la morale. Il mêle à ses recherches scientifiques, en particulier sur l'étude des fluides et le concept de vide, une réflexion philosophique et métaphysique, en particulier après [une expérience mystique](#) à la fin de sa vie. En 1651, il entreprend l'élaboration d'un *Traité du vide*, dont ne nous sont parvenus que des fragments, dont cette préface, jalon majeur de la réflexion scientifique du son époque. À partir de la révolution scientifique entraînée par l'invention du télescope au milieu du XVII^e siècle, qui met fin à la théorie de l'incorruptibilité des astres et révèle que la Voie lactée, théorisée par les Anciens, n'est en fait qu'un amas d'étoiles, Pascal réfléchit à la question du progrès scientifique. Il distingue deux champs de connaissances : pour l'histoire, la géographie, la jurisprudence, les langues et la théologie, les savants doivent s'en remettre aux Anciens ; dans les autres domaines scientifiques (géométrie, arithmétique, physique, médecine, etc.), il s'agit de revisiter les théories du passé à partir du raisonnement tiré de l'expérience.

Fontenelle est constamment en dialogue avec Pascal, comme le confirment ses publications clandestines et anonymes, telles que *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une autre vie à venir*. Pour ces deux penseurs, la pratique de l'écriture est consubstantielle à l'élaboration d'une pensée scientifique et philosophique et les connaissances doivent être diffusées par les livres.

Extrait¹⁴

De là¹⁵ vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ? Ceux que nous appelons Anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres.

Ils doivent être admirés dans les conséquences qu'ils ont bien tirées du peu de principes qu'ils avaient, et ils doivent être excusés dans celles où ils ont plutôt manqué du bonheur de l'expérience que de la force du raisonnement.

Car n'étaient-ils pas excusables dans la pensée qu'ils ont eue pour la Voie de lait¹⁶, quand, la faiblesse de leurs yeux n'ayant pas encore reçu le secours de l'artifice, ils ont attribué cette couleur à une plus grande solidité en cette partie du ciel, qui renvoie la lumière avec plus de force ?

14. *Pensées. Opuscules et lettres*, Blaise Pascal, Classiques Garnier, 2011. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

15. **De là :** de l'idée que les hommes conservent, se transmettent et augmentent leurs connaissances par les livres, au fur et à mesure des sciences.

16. **Voie de lait :** voie lactée.

Mais ne serions-nous pas inexcusables de demeurer dans la même pensée, maintenant qu'aidés des avantages que nous donne la lunette d'approche, nous y avons découvert une infinité de petites étoiles, dont la splendeur plus abondante nous a fait reconnaître quelle est la véritable cause de cette blancheur ?

N'avaient-ils pas aussi sujet de dire que tous les corps corruptibles¹⁷ étaient renfermés dans la sphère du ciel de la lune, lorsque durant le cours de tant de siècles, ils n'avaient point encore remarqué de corruptions ni de générations hors cet espace ? Mais ne devons-nous pas assurer le contraire, lorsque toute la terre a vu sensiblement des comètes s'enflammer et disparaître bien loin au-delà de cette sphère ?

C'est ainsi que, sur le sujet du vide, ils avaient droit de dire que la nature n'en souffrait point, parce que toutes leurs expériences leur avaient toujours fait remarquer qu'elle l'abhorrait et ne le pouvait souffrir.

[...] De même quand les Anciens ont assuré que la nature ne souffrait point de vide, ils ont entendu qu'elle n'en souffrait point dans toutes les expériences qu'ils avaient vues, et ils n'auraient pu sans témérité y comprendre celles qui n'étaient pas en leur connaissance. Que si elles y eussent été, sans doute¹⁸ ils auraient tiré les mêmes conséquences que nous et les auraient par leur aveu autorisées de cette antiquité dont on veut faire aujourd'hui l'unique principe des sciences.

17. **Corruptibles** : susceptible de pourrir, de se décomposer, de se putréfier.

18. **Sans doute** : sans le moindre doute.

Jean Le Rond D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* (1750)

Perspective : Ouvrage fondamental du siècle des Lumières, *l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une Société de Gens de lettres est considérée comme la première encyclopédie française. Il s'agit d'un ouvrage collaboratif d'envergure, édité de 1751 à 1772 sous la direction de Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, qui offre en quelques 72 000 articles, rédigés par 150 contributeurs, une synthèse inégalée de toutes les connaissances du XVIII^e siècle, en particulier dans les sciences et les techniques. Cet immense succès commercial fut une source majeure de diffusion du savoir et un instrument de diffusion des idées des Lumières. Le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* de D'Alembert en est le premier livre : il y décrit la philosophie de l'œuvre et la structure des articles de *l'Encyclopédie*, tout en donnant au lecteur le contexte du travail des érudits qui y ont participé. Dans cet extrait, D'Alembert propose une réflexion sur les connaissances.

Extrait¹⁹

On peut diviser toutes nos connaissances en directes et en réfléchies. Les directes sont celles que nous recevons immédiatement sans aucune opération de notre volonté, qui, trouvant ouvertes, si on peut parler ainsi, toutes les portes de notre âme, y entrent sans résistance et sans effort. Les connaissances réfléchies sont celles que l'esprit acquiert en opérant sur les directes, en les unissant et en les combinant.

Toutes nos connaissances directes se réduisent à celles que nous recevons par les sens ; d'où il s'ensuit que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées. Ce principe des premiers philosophes a été longtemps regardé comme un axiome par les scholastiques ; pour qu'ils lui fissent cet honneur, il suffisait qu'il fût ancien, et ils auraient défendu avec la même chaleur les formes substantielles ou les qualités occultes. Aussi cette vérité fut-elle traitée à la renaissance de la philosophie, comme les opinions absurdes dont on aurait dû la distinguer ; on la proscrivit avec ces opinions, parce que rien n'est si dangereux pour le vrai, et ne l'expose tant à être méconnu, que l'alliage ou le voisinage de l'erreur. Le système des idées innées, séduisant à plusieurs égards, et plus frappant peut-être parce qu'il était moins connu, a succédé à l'axiome des scholastiques ; et après avoir longtemps régné, il conserve encore quelques partisans ; tant la vérité a de peine à reprendre sa place, quand les préjugés ou le sophisme l'en ont chassée. Enfin, depuis assez peu de temps, on convient presque généralement que les anciens avaient raison ; et ce n'est pas la seule question sur laquelle nous commençons à nous rapprocher d'eux.

Rien n'est plus incontestable que l'existence de nos sensations ; ainsi pour prouver qu'elles sont le principe de toutes nos connaissances, il suffit de démontrer qu'elles peuvent l'être : car en bonne philosophie, toute déduction qui a pour base des faits ou des vérités reconnues, est préférable à ce qui n'est appuyé que sur des hypothèses, même ingénieuses. Pourquoi supposer que nous ayons d'avance des notions purement intellectuelles, si nous n'avons besoin, pour les former, que de réfléchir sur nos sensations ? Le détail où nous allons entrer fera voir que ces notions n'ont point en effet d'autre origine.

La première chose que nos sensations nous apprennent, et qui même n'en est pas distinguée, c'est notre existence ; d'où il s'ensuit que nos premières idées réfléchies doivent tomber sur nous, c'est-à-dire, sur ce principe pensant qui constitue notre nature, et qui n'est point différent de nous-mêmes. La seconde connaissance que nous

19. Le texte publié intégralement en 1894, d'après la version de 1763, est [disponible sur le site Gallica de la BnF](#).

devons à nos sensations, est l'existence des objets extérieurs, parmi lesquels notre propre corps doit être compris, puisqu'il nous est, pour ainsi dire, extérieur, même avant que nous ayons démêlé la nature du principe qui pense en nous. Ces objets innombrables produisent sur nous un effet si puissant, si continu, et qui nous unit tellement à eux, qu'après un premier instant où nos idées réfléchies nous rappellent en nous-mêmes, nous sommes forcés d'en sortir par les sensations qui nous assiègent de toutes parts, et qui nous arrachent à la solitude où nous resterions sans elles. La multiplicité de ces sensations, l'accord que nous remarquons dans leur témoignage, les nuances que nous y observons, les affections involontaires qu'elles nous font éprouver, comparées avec la détermination volontaire qui préside à nos idées réfléchies, et qui n'opère que sur nos sensations même ; tout cela forme en nous un penchant insurmontable à assurer l'existence des objets auxquels nous rapportons ces sensations, et qui nous paraissent en être la cause ; penchant que bien des philosophes ont regardé comme l'ouvrage d'un être supérieur, et comme l'argument le plus convaincant de l'existence de ces objets.

Denis Diderot, *De l'interprétation de la nature*, 1753.

Perspective : Figure emblématique des philosophes des Lumières et maître d'œuvre de l'*Encyclopédie*, Denis Diderot est reconnu pour son érudition, son esprit critique et son génie littéraire. L'essai *De l'interprétation de la nature* est publié anonymement puis réédité en 1754 sous le titre *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Dans l'avertissement, l'auteur y invite le lecteur à apprendre à penser par lui-même : « Comme je me suis moins proposé de t'instruire que de t'exercer, il m'importe peu que tu adoptes mes idées ou que tu les rejettes, pourvu qu'elles emploient toute ton attention. [...] Aie toujours présent à l'esprit que la nature n'est pas Dieu ; qu'un homme n'est pas une machine ; qu'une hypothèse n'est pas un fait [...] ». Dans l'extrait suivant, le philosophe rappelle ici l'importance pour le scientifique d'avoir le goût du beau, met en valeur la révolution scientifique en train d'advenir et propose finalement une leçon sur la vanité de l'homme.

Extrait²⁰

V. Lorsqu'une science commence à naître, l'extrême considération qu'on a dans la société pour les inventeurs ; le désir de connaître par soi-même une chose qui fait beaucoup de bruit ; l'espérance de s'illustrer par quelque découverte ; l'ambition de partager un titre avec des hommes illustres, tournent tous les esprits de ce côté. En un moment, elle est cultivée par une infinité de personnes de caractères différents. Ce sont, ou des gens du monde, à qui leur oisiveté pèse ; ou des transfuges, qui s'imaginent acquérir dans la science à la mode une réputation, qu'ils ont inutilement cherchée dans d'autres sciences, qu'ils abandonnent pour elle ; les uns s'en font un métier : d'autres y sont entraînés par goût. Tant d'efforts réunis portent assez rapidement la science jusqu'où elle peut aller. Mais, à mesure que ses limites s'étendent, celles de la considération se resserrent. On n'en a plus que pour ceux qui se distinguent par une grande supériorité. Alors la foule diminue ; on cesse de s'embarquer pour une contrée où les fortunes sont devenues rares et difficiles. Il ne reste à la science que des mercenaires à qui elle donne du pain, et que quelques hommes de génie qu'elle continue d'illustrer longtemps encore après que le prestige est dissipé, et que les yeux se sont ouverts sur l'inutilité de leurs travaux. On regarde toujours ces travaux comme des tours de force qui font honneur à l'humanité. Voilà l'abrégé historique de la géométrie, et celui de toutes les sciences qui cesseront d'instruire ou de plaire ; je n'en excepte pas même l'histoire de la nature.

VI. Quand on vient à comparer la multitude infinie des phénomènes de la nature avec les bornes de notre entendement et la faiblesse de nos organes, peut-on jamais attendre autre chose de la lenteur de nos travaux, de leurs longues et fréquentes interruptions et de la rareté des génies créateurs, que quelques pièces rompues et séparées de la grande chaîne qui lie toutes choses ? ... La philosophie expérimentale travaillerait pendant les siècles des siècles, que les matériaux qu'elle entasserait, devenus à la fin par leur nombre au-dessus de toute combinaison, seraient encore bien loin d'une énumération exacte. Combien ne faudrait-il pas de volumes pour renfermer les termes seuls par lesquels nous désignerions les collections distinctes de phénomènes, si les phénomènes étaient connus ? Quand la langue philosophique sera-t-elle complète ? Quand elle serait complète, qui, d'entre les hommes, pourrait la savoir ? Si l'Éternel, pour manifester sa toute-puissance plus évidemment encore que par les merveilles de la nature, eût daigné développer le mécanisme universel sur des feuilles tracées de sa propre main, croit-on que ce grand livre fût plus compréhensible pour nous que l'univers même ? Combien de pages en aurait entendu ce philosophe qui, avec toute la force de tête qui lui avait été donnée, n'était pas sûr d'avoir seulement embrassé les conséquences par lesquelles un ancien géomètre a déterminé le rapport de la sphère au cylindre ? Nous aurions, dans ces feuilles, une mesure assez bonne de la portée des esprits, et une satire beaucoup meilleure de notre vanité.

20. Diderot, *Œuvres*, Tome I, « Philosophie », Robert Laffont, « Bouquins », 1994. Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.

Le marquis de Sade, *Dialogue entre un prêtre et un moribond* [1782], 1926.

Perspective : Le marquis de Sade est un homme de lettres, romancier et philosophe, qui a passé une grande partie de sa vie en prison, pour son athéisme et son anticléricalisme, ainsi que pour des actes de débauche et de violence, réels ou fantasmés. Son œuvre littéraire, réhabilitée au début du XX^e siècle par les surréalistes, revisite la forme du dialogue philosophique, pour mieux la transgresser. Le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* est un court ouvrage écrit en prison en 1782, qui ne sera publié qu'en 1926. Le marquis de Sade y exprime son libertinage et son athéisme à travers le mourant qui refuse de se repentir et d'accepter l'idée de l'existence de Dieu, défendue par le prédicant, en insistant sur l'impossibilité de prouver rationnellement cette existence. La fin du dialogue s'achève sur la victoire rhétorique de celui qui défend une pensée rationnelle et matérialiste, selon laquelle il faut « renonce[r] à l'idée d'un autre monde, il n'y en a point ».

Extrait²¹

LE MORIBOND. [...] Mon ami, prouve-moi l'inertie de la matière, et je t'accorderai le créateur ; prouve-moi que la nature ne se suffit pas à elle-même, et je te permettrai de lui supposer un maître.

Jusque-là n'attends rien de moi, je ne me rends qu'à l'évidence, et je ne la reçois que de mes sens ; où ils s'arrêtent ma foi reste sans force. Je crois le soleil, parce que je le vois ; je le conçois comme le centre de réunion de toute la matière inflammable de la nature, sa marche périodique me plaît sans m'étonner. C'est une opération de physique, peut-être aussi simple que celle de l'électricité, mais qu'il ne nous est pas permis de comprendre. Qu'ai-je besoin d'aller plus loin ? Lorsque tu m'auras échafaudé ton dieu au-dessus de cela, en serai-je plus avancé, et ne me faudra-t-il pas encore autant d'effort pour comprendre l'ouvrier que pour définir l'ouvrage ?

Par conséquent, tu ne m'as rendu aucun service par l'édification de ta chimère, tu as troublé mon esprit, mais tu ne l'as pas éclairé, et je ne te dois que de la haine au lieu de reconnaissance. Ton dieu est une machine que tu as fabriquée pour servir tes passions, et tu l'as fait mouvoir à leur gré, mais dès qu'elle gêne les miennes, trouve bon que je l'aie culbutée ; et dans l'instant où mon âme faible a besoin de calme et de philosophie, ne viens pas l'épouvanter de tes sophismes, qui l'effraieraient sans la convaincre, qui l'irriteraient sans la rendre meilleure ; elle est, mon ami, cette âme, ce qu'il a plu à la nature qu'elle soit, c'est-à-dire le résultat des organes qu'elle s'est plu de me former en raison de ses vues et de ses besoins ; et, comme elle a un égal besoin de vices et de vertus, quand il lui a plu de me porter aux premiers, elle l'a fait, quand elle a voulu les secondes, elle m'en a inspiré les désirs, et je m'y suis livré tout de même. Ne cherche que ses lois pour unique cause à notre inconséquence humaine, et ne cherche à ses lois d'autres principes que ses volontés et ses besoins.

LE PRÊTRE. – Ainsi donc tout est nécessaire dans le monde ?

LE MORIBOND. – Assurément.

LE PRÊTRE. – Mais si tout est nécessaire, tout est donc réglé ?

LE MORIBOND. – Qui te dit le contraire ?

LE PRÊTRE. – Et qui peut régler tout comme il l'est, si ce n'est une main toute puissante et toute sage ?

21. *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, in *Écrits politiques et philosophiques*, D.A.F. de Sade, Les Implies, 2024. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

LE MORIBOND. – N'est-il pas nécessaire que la poudre s'enflamme quand on y met le feu ?

LE PRÊTRE. – Oui.

LE MORIBOND. – Et quelle sagesse trouves-tu à cela ?

LE PRÊTRE. – Aucune.

LE MORIBOND. – Il est donc possible qu'il y ait des choses nécessaires sans sagesse, et possible, par conséquent, que tout dérive d'une cause première, sans qu'il y ait ni raison ni sagesse dans cette première cause.

LE PRÊTRE. – Où en voulez-vous venir ?

LE MORIBOND. – À te prouver que tout peut être ce qu'il est et ce que tu le vois, sans qu'aucune cause sage et raisonnable le conduise, et que des effets naturels doivent avoir des causes naturelles, sans qu'il soit besoin de leur en supposer d'antinaturelles, telle que le serait ton dieu qui lui-même, ainsi que je te l'ai déjà dit, aurait besoin d'explication, sans en fournir aucune ; et que par conséquent dès que ton dieu n'est bon à rien, il est parfaitement inutile ; qu'il y a grande apparence que ce qui est inutile est nul et que tout ce qui est nul est néant. Ainsi, pour me convaincre que ton dieu est une chimère, je n'ai besoin d'aucun autre raisonnement que celui que me fournit la certitude de son inutilité.

Nicolas de Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1795 (posthume).

Perspective : Condorcet est un scientifique, mathématicien, philosophe et homme politique, représentatif du mouvement des Lumières. Il rédige *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* dans la clandestinité, en pleine période de la Terreur. Publié de manière posthume, l'ouvrage offre à la fois une histoire de l'humanité, envisagée sous l'angle du progrès, un tableau de l'évolution des sciences et un manifeste des idées des Lumières. Le philosophe y affirme sa croyance en un accomplissement technique et un épanouissement moral de l'humanité. Dans l'extrait suivant, Condorcet propose un récit rétrospectif de la diffusion des idées des Lumières et un éloge de ce mouvement, dans une longue énumération amenant à la proclamation triomphante, en fin d'extrait, des valeurs de « raison, tolérance, humanité ».

Extrait²²

Il se forma bientôt en Europe une classe d'hommes moins occupés encore de découvrir ou d'approfondir la vérité, que de la répandre ; qui, se dévouant à poursuivre les préjugés dans les asiles où le clergé, les écoles, les gouvernements, les corporations anciennes les avaient recueillis et protégés, mirent leur gloire à détruire les erreurs populaires, plutôt qu'à reculer les limites des connaissances humaines, manière indirecte de servir à leurs progrès, qui n'était ni la moins périlleuse, ni la moins utile.

En Angleterre, Collins et Bolingbroke, en France, Bayle, Fontenelle, Voltaire, Montesquieu et les écoles formées par ces hommes célèbres, combattirent en faveur de la vérité, employant tour à tour toutes les armes que l'érudition, la philosophie, l'esprit, le talent d'écrire peuvent fournir à la raison ; prenant tous les tons, employant toutes les formes, depuis la plaisanterie jusqu'au pathétique, depuis la compilation la plus savante et la plus vaste, jusqu'au roman, ou au pamphlet du jour ; couvrant la vérité d'un voile qui ménageait les yeux trop faibles, et laissait le plaisir de la deviner ; caressant les préjugés avec adresse, pour leur porter des coups plus certains ; n'en menaçant presque jamais, ni plusieurs à la fois, ni même un seul tout entier ; consolant quelquefois les ennemis de la raison, en paraissant ne vouloir dans la religion qu'une demi-tolérance, dans la politique qu'une demi-liberté ; ménageant le despotisme quand ils combattaient les absurdités religieuses, et le culte quand ils s'élevaient contre la tyrannie ; attaquant ces deux fléaux dans leur principe, quand même ils paraissaient n'en vouloir qu'à des abus révoltants ou ridicules, et frappant ces arbres funestes dans leurs racines, quand ils semblaient se borner à élaguer quelques branches égarées ; tantôt apprenant aux amis de la liberté que la superstition, qui couvre le despotisme d'un bouclier impénétrable, est la première victime qu'ils doivent immoler, la première chaîne qu'ils doivent briser ; tantôt, au contraire, la dénonçant aux despotes comme la véritable ennemie de leur pouvoir, et les effrayant du tableau de ses hypocrites complots et de ses fureurs sanguinaires : mais ne se lassant jamais de réclamer l'indépendance de la raison, la liberté d'écrire comme le droit, comme le salut du genre humain ; s'élevant, avec une infatigable énergie, contre tous les crimes du fanatisme et de la tyrannie ; poursuivant dans la religion, dans l'administration, dans les mœurs, dans les lois, tout ce qui portait le caractère de l'oppression, de la dureté, de la barbarie ; ordonnant au nom de la nature, aux rois, aux guerriers, aux magistrats, aux prêtres de respecter le sang des hommes ; leur reprochant avec une énergique sévérité celui que leur politique ou leur indifférence prodiguait encore dans les combats ou dans les supplices ; prenant enfin, pour cri de guerre, raison, tolérance, humanité.

22. Nicolas de Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* [1795], Flammarion, GF, 1998. Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.

La marquise et le philosophe : du badinage intellectuel aux XVI^e et XVIII^e siècles

Perspective : Comment l'art de la conversation, à l'honneur au XVII^e et au XVIII^e siècle, diffuse-t-il en littérature la forme dialogique ? Ce genre à la mode apparaît en fait comme une véritable « forme-sens [...] épousant les mouvements d'une pensée en action [...], du libertinage érudit à celui des Lumières »²³. Il s'agit de s'intéresser à la variété de cette forme explorée par les moralistes et les philosophes pour diffuser leurs idées : du dialogue philosophique à l'entretien, la conversation littéraire ou l'échange galant ; du dialogue théâtral à la correspondance dans des lettres privées.

Ce corpus a pour duo central le « philosophe » — dans sa variété : honnête homme, moraliste, savant, etc. — et la « marquise », une figure féminine qui est à la fois l'élève, destinatrice de cette mise en scène pédagogique, l'interlocutrice avec laquelle s'élabore la pensée et un objet de séduction. La conversation scientifique rejoint ainsi l'échange galant.

Propositions d'extraits

- René Descartes, *Les principes de la philosophie*, 1644. « Épître dédicatoire à la Princesse Élisabeth ».
- Madame du Deffand, « Lettre à Voltaire du 28 décembre 1765 ».
- Molière, *Les Femmes savantes*, 1672. III,2.
- Bernard de Fontenelle et Jean Donneau de Visé, *La Comète*, 1681.
- Voltaire, *Alzire ou les Américains*, 1736, « Épître à Mme du Châtelet » [1734].
- Denis Diderot, *Le Rêve de D'Alembert* [1769], 1830.
- Denis Diderot, *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de **** [1774], 1796.

23. Article « [Fontenelle et le genre des entretiens entre les XVII^e et XVIII^e siècles](#) », Maria-Susana Seguin, 2019.

René Descartes, *Les principes de la philosophie*, 1644. Épître dédicatoire à la Princesse Élisabeth.

Perspective : Cette œuvre s'inscrit dans une période de controverse sur la représentation du monde, entre géocentrisme et héliocentrisme. *Les Principes de la philosophie* proposent une synthèse du *Discours de la méthode* (1637) et des *Méditations métaphysiques* (1641). Par soumission aux autorités ecclésiastiques, Descartes décide de ne pas prendre le risque de publier son *Traité du monde et de la lumière*, dans lequel il défend la thèse de l'héliocentrisme. Pensant que Galilée a manqué de méthode, il souhaite « donner des fondements rigoureux » afin de parvenir à la vérité scientifique : il revient sur le principe du « cogito » et réaffirme la nécessité de fonder de manière solide la connaissance.

Le texte suivant est extrait d'une épître dédicatoire adressée à la princesse Élisabeth²⁴, figure majeure de l'histoire de la philosophie, avec laquelle Descartes a entretenu une correspondance philosophique. La lettre joue ici le rôle d'une préface : tout en faisant l'éloge de l'esprit scientifique de sa destinataire, l'auteur expose sa méthode en affirmant que seule la raison naturelle peut permettre de rechercher la vérité, fondement premier de la connaissance et de la sagesse.

Extrait²⁵

À LA SÉRÉNISSIME PRINCESSE ÉLISABETH

Première fille de Frédéric, roi de Bohême, comte Palatin et prince-électeur de l'Empire.

Madame,

[...] Et je vois que ces trois choses²⁶ se trouvent très parfaitement en Votre Altesse. Car, pour le soin qu'elle a eu de s'instruire, il paraît assez de ce que ni les divertissements de la cour, ni la façon dont les princesses ont coutume d'être nourries, qui les détournent entièrement de la connaissance des lettres, n'ont pu empêcher que vous n'ayez très diligemment étudié tout ce qu'il y a de meilleur dans les sciences, et l'on connaît l'excellence de votre esprit en ce que vous les avez parfaitement apprises en fort peu de temps. Mais j'en ai encore une autre preuve qui m'est particulière, en ce que je n'ai jamais rencontré personne qui ait si généralement et si bien entendu tout ce qui est contenu dans mes écrits. Car il y en a plusieurs qui les trouvent très obscurs, même entre les meilleurs esprits et les plus doctes ; et je remarque presque en tous, que ceux qui conçoivent aisément les choses qui appartiennent aux mathématiques ne sont nullement propres à entendre celles qui se rapportent à la métaphysique, et au contraire que ceux à qui celles-ci sont aisées ne peuvent comprendre les autres ; en sorte que je puis dire avec vérité que je n'ai jamais rencontré que le seul esprit de Votre Altesse auquel l'un et l'autre fût également facile ; et que par conséquent j'ai juste raison de l'estimer incomparable. Mais ce qui augmente le plus mon admiration, c'est qu'une si parfaite et si diverse connaissance de toutes les sciences n'est point en quelque vieux docteur qui ait employé beaucoup d'années à s'instruire, mais en une princesse encore jeune et dont le visage représente mieux celui que les poètes ont attribué aux Grâces que celui qu'ils attribuent aux Muses ou à la savante Minerve. Enfin, je ne remarque pas seulement en Votre Altesse tout ce qui est requis de la part

24. Élisabeth de Bohême, Princesse palatine, est une princesse et abbesse protestante d'Herford du XVIII^e siècle, philosophe et épistolière. Elle analyse la philosophie de Descartes et crée à son époque un réseau épistolaire d'échange et de participation des femmes à la recherche philosophique.

25. René Descartes, *Les principes de la philosophie* [1644], Vrin, 1993. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

26. Sagesse, volonté, entendement.

de l'esprit à la plus haute et plus excellente sagesse, mais aussi tout ce qui peut être requis de la part de la volonté ou des mœurs, dans lesquelles on voit la magnanimité et la douceur jointes ensemble avec un tel tempérament que, quoique la fortune, en vous attaquant par de continuelles injures, semble avoir fait tous ses efforts pour vous faire changer d'humeur, elle n'a jamais pu tant soi peu ni vous irriter ni vous abaisser. Et cette si parfaite sagesse m'oblige à tant de vénération, que non seulement je pense lui devoir ce livre, puisqu'il traite de la philosophie qui en est l'étude, mais aussi je n'ai pas plus de zèle à philosopher, c'est-à-dire à tâcher d'acquérir de la sagesse, que j'en ai à être,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE

Le très humble, très obéissant et très dévot serviteur,

DESCARTES

Madame du Deffand, « Lettre à Voltaire du 28 décembre 1765 ».

Perspective : À Paris, au milieu du XVIII^e siècle, les « salons », tenus par des femmes de lettres de l'aristocratie, réunissent tous les beaux esprits de leur temps, écrivains, artistes et savants, en leur offrant l'opportunité de débattre et de soumettre leurs travaux et écrits à l'épreuve de la critique. L'art de la conversation y est porté à sa quintessence. S'y diffusent la pensée des Lumières et plus largement les idées scientifiques et philosophiques venues du reste de l'Europe. Entre les années 1740 et 1780, le salon de Mme du Deffand attire toute l'élite intellectuelle de l'époque, de grandes personnalités du monde des lettres, des sciences et des arts telles que D'Alembert, Fontenelle, Marivaux, de Sedaine, Helvétius, l'architecte Soufflot, le sculpteur Falconet, les peintres Van Loo et Vernet.

Mais à l'âge de cinquante-six ans, elle devient aveugle : c'est par la parole et son prolongement écrit, dans l'écriture épistolaire, qu'elle peut alors poursuivre cet art de la conversation et de la pensée, comme en témoigne sa riche correspondance suivie avec Voltaire. Elle y évoque la littérature, les philosophes (parmi lesquels Fontenelle) et la philosophie, la pensée en général, ou encore la vieillesse et l'amitié. Ses lettres sont un modèle de style, d'humour et de lucidité.

Extrait²⁷

28 décembre 1765

La lettre que je vous envoie²⁸ m'a bien étonnée ; j'imagine qu'elle vous fera le même effet. Le style, la justesse, le goût, tout cela fait-il deviner un octogénaire ? Un homme de trente ans écrirait-il avec plus de force, d'élégance et de délicatesse ? La première partie surtout m'a charmée ; la dernière sent un peu plus l'âge mûr, j'en conviens. Mais, monsieur de Voltaire, amant déclaré de la vérité, dites-moi de bonne foi, l'avez-vous trouvée ? Vous combattez et détruisez toutes les erreurs ; mais que mettez-vous à leur place ? Existe-t-il quelque chose de réel ? Tout n'est-il pas illusion ? Fontenelle a dit : « Il est des hochets pour tout âge ». Il me semble que j'ai sur cela les plus belles pensées du monde ; mais je deviendrais ridicule à montrer au doigt si je faisais la philosophe avec vous ; il vous serait trop aisé de me confondre et de m'ôter toute réplique. Je me souviens que dans ma jeunesse, étant au couvent, Mme de Luynes m'envoya le Père Massillon ; mon génie trembla devant le sien : ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me soumis, mais à l'importance du raisonneur. Tous discours sur certaine matière me paraissent inutiles ; le peuple ne les entend point, la jeunesse ne s'en soucie guère, les gens d'esprit n'en ont pas besoin, et peut-on se soucier d'éclairer les sots ? Que chacun pense et vive à sa guise, et laissons chacun voir par ses lunettes. Ne nous flattons jamais d'établir la tolérance ; les persécutés la prêcheront toujours, et s'ils cessaient de l'être, ils ne l'exerceraient pas. Quelque opinion qu'aient les hommes, ils y veulent soumettre tout le monde.

Tout ce que vous écrivez a un charme qui séduit et entraîne ; mais je regrette toujours de vous voir occupé de certains sujets que je voudrais qu'on respectât assez pour n'en jamais parler, et même pour n'y jamais penser.

[...]

Adieu, monsieur ; votre amitié, votre correspondance, voilà ce qui m'attache le plus à la vie : c'est le seul plaisir qui me reste.

27. Madame du Deffand, *Lettres à Voltaire*, Payot & Rivages, 1994. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

28. Une lettre du président Hénault à Voltaire.

Molière, *Les Femmes savantes*, vers 889 à 924 (III, 2), 1672.

Perspective : Molière renoue, dans cette pièce, avec un thème déjà exploré dans les *Précieuses ridicules* (1659). Il ne critique pas les femmes instruites, solidement lettrées, du Grand Siècle, mais tourne plutôt en dérision la mode des femmes savantes, résurgence de celle des précieuses. Il s'agit aussi d'un prétexte pour déployer la satire de la grande bourgeoisie parisienne qui ne parle plus que science, métaphysique et philosophie. Il raille ainsi la pédanterie et la bêtise en général. Dans l'extrait suivant, l'apparence de dialogue philosophique s'inscrit dans une charge contre la pédanterie.

Extrait²⁹

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence,
Qu'à juger d'une jupe et de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocart nouveau.

BÉLISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux ;
Et si je rends hommage aux brillants de leurs yeux,

De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières ;

Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,

Que de science aussi les femmes sont meublées,
Qu'on peut faire comme eux de doctes assemblées,

Conduites en cela par des ordres meilleurs,
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs ;

Mêler le beau langage et les hautes sciences ;
Découvrir la nature en mille expériences ;

Et sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, et n'en point

épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

ARMANDE.

Épicure me plaît, et ses dogmes sont forts.

BÉLISE.

Je m'accommode assez pour moi des petits corps ;

Mais le vuide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN.

Descartes pour l'aimant donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombants.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la Lune.

BÉLISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois,

Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

29. Un dossier, [disponible sur le site Gallica de la BnF](#), réunit des ressources textuelles, iconographiques et sonores sur *Les Femmes savantes*.

Bernard de Fontenelle et Jean Donneau de Visé, *La Comète*, 1681.

Perspective : Quelques années avant la publication des *Entretiens*, en 1681, Fontenelle et Jean Donneau de Visé créent une comédie intitulée *La Comète*, inspirée par un phénomène qui venait juste d'avoir lieu en France : le passage d'une comète dans le ciel. La fictionnalisation immédiate de l'événement donne lieu à une comédie à la portée à la fois scientifique et philosophique, dans une période qui privilégie au théâtre la grande Histoire. À travers le sens donné par chaque personnage au passage de la comète, la pièce pose ouvertement la question de l'intervention du hasard. L'astrologue, convaincu que la comète est un présage funeste pour ce mariage, met en valeur un lien de causalité et refuse que sa fille Florice épouse son fiancé, Monsieur de la Forest, tandis que ce jeune homme comprend le phénomène comme un processus naturel et n'y voit que hasard. Une galerie de portraits fait ensuite se succéder, sur scène, plusieurs personnages incarnant diverses postures antagonistes à l'égard de la pensée astrologique, source à la fois du comique et d'une réflexion philosophique et métaphysique sur le hasard. La scène suivante, qui annonce en partie le cadre dialogal des *Entretiens*, offre ainsi un dialogue entre l'Astrologue, la Comtesse de Goustignan et le valet Maturin, permettant à la fois de vulgariser une pensée scientifique et de faire entendre les inquiétudes qu'elle suscite.

Extrait³⁰

Scène XI

L'Astrologue, la Comtesse, Mathurin

L'Astrologue. – Ne perdez pas un seul mot de ce que je vais vous dire ; vous allez entendre les plus belles choses et les plus extraordinaires du monde. Voici un système admirable. La plupart des Philosophes modernes soutiennent que chaque Étoile fixe est un Soleil comme le nôtre ; tous ces Soleils ont chacun un tourbillon³¹, c'est-à-dire un grand espace dont ils occupent le centre, et de là ils éclairent des Terres et des Planètes semblables à nos Planètes et à notre Terre.

Mathurin. – Je ne me sens pas d'aise en entendant tout cela.

L'Astrologue. – Ces Soleils ont des taches³² aussi bien que le nôtre ; elles peuvent s'accrocher les unes avec les autres, et enfin s'épaissir de sorte qu'elles forment une croûte fort dure qui couvre tout le corps du Soleil.

La Comtesse. – Quoi ! Monsieur, il se pourrait former une croûte sur notre Soleil ! Et si cela arrivait, que deviendrait-il ?

L'Astrologue. – Il deviendrait ce que deviennent les autres en pareil cas. Ce pauvre Soleil ainsi encroûté, inhabile à toute autre choses, serait chassé du tourbillon dont il occupe le centre, et s'en irait errant de tourbillon en tourbillon ; et c'est ce qu'on appelle une Comète.

La Comtesse. – J'ai mille fois plus de frayeur qu'auparavant. Dès que je verrai les moindres taches sur le corps du Soleil, je ne dormirai plus ; je croirai que voilà la croûte qui se forme.

Mathurin. – Et si notre Soleil s'en allait, que ferions-nous ?

L'Astrologue. – Nous serions bien embarrassés, et j'entre fort dans la peine de ces pauvres gens dont le Soleil est présentement parmi nous, sous la figure de Comète.

30. Jean Donneau de Visé et Fontenelle, *La Comète*, XI. Comédie, Paris, C. Blageart, 1681. Fontenelle, *Digression sur les Anciens et les Modernes et autres textes philosophiques*, Classiques Garnier, 2015. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

31. Allusion à la théorie des tourbillons de Descartes. La Comète est en effet une œuvre pré-newtonienne, puisqu'elle date de 1681. *Fontenelle ne ralliera ensuite à la pensée de Newton.*

32. Allusion aux observations des taches du soleil par Galilée et le père Scheiner au début du siècle.

Voltaire, *Alzire ou les Américains*, 1736, « Epître à Mme du Châtelet » [1734].

Perspective : Au début de sa carrière, Voltaire s'est fait connaître par la scène (*Œdipe*, 1718) et la poésie (*La Henriade*, 1728). Mais son exil en Angleterre et ses quelques années d'existence cosmopolite sont à l'origine d'un tournant majeur dans son œuvre : Voltaire décide alors de donner à son œuvre une dimension philosophique, ce dont témoignent ses *Lettres anglaises*, écrites à partir de 1732, ainsi que l'épître à Madame du Châtelet qui ouvre sa tragédie *Alzire ou les Américains*, représentée pour la première fois le 27 janvier 1736 à la [Comédie-Française](#).

Il s'y adresse ainsi à Émilie du Châtelet, qui participe avec lui à la diffusion des théories de Newton dans la France de la première moitié du XVIII^e siècle, notamment par la traduction en français du texte latin des *Philosophiae Naturalis Principia*. La riche correspondance entre Voltaire et Madame du Châtelet témoigne de la passion — intellectuelle et amoureuse — qui lie le philosophe et la marquise. Ainsi Voltaire lui rend-il ici hommage, ainsi qu'à toutes les femmes savantes : « Nous sommes au temps, j'ose le dire, où il faut qu'un poète soit philosophe, et où une femme peut l'être hardiment. »

Extrait³³

Mais, madame, le plus grand génie, et sûrement le plus désirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture et le plaisir de l'âme : y en a-t-il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, et que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir ; qui sait se fortifier avec Locke, s'éclairer avec Clarke et Newton, s'élever dans la lecture de Cicéron et de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile et du Tasse !

Tel est votre génie, madame : il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des grâces.

Il a été un temps en France, et même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, et les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oisiveté ; et les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Molière et Despréaux ont jeté sur les femmes savantes a semblé, dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais Molière, ce législateur dans la morale et dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science et de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus et l'affectation, ainsi que, dans son *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocrisie et non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satire contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despréaux avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art et au mérite de ses ouvrages, si bien travaillés, des grâces et des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa satire des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'astronomie ; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

33. *Alzire, ou les Américains*, tragédie de M. de Voltaire, représentée à Paris pour la première fois le 27 janvier 1736, Hachette BNF, 2013. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.** Le texte de l'édition de 1736 est [disponible sur le site Gallica de la BnF](#).

Diderot, *Le Rêve D'Alembert* [1769], 1830. « Le rêve de D'Alembert ».

Perspective : *Le Rêve de D'Alembert* est un ensemble de trois dialogues philosophiques rédigés par Diderot en 1769, qui circulent alors dans les cercles philosophiques, sans être toutefois publiés en raison de la censure. Diderot y développe ses théories matérialistes sur la vie, la nature et la matière. Il s'agit du sommet de son œuvre philosophique, tant par le choix formel du dialogue que par son contenu audacieux, voire prophétique, puisqu'il anticipe certaines conquêtes de la science.

Le premier dialogue met en présence D'Alembert, Mademoiselle Julie de Lespinasse, salonnière et épistolière, amante de D'Alembert, ainsi que le docteur Bordeu, philosophe : les trois penseurs y échangent sur les notions de réalité et d'illusion, de mythe et de rêve. Diderot entend y démontrer notamment que seule l'étude méthodique d'un fait, dans le cadre d'une expérience, permet d'appréhender la vérité. Dans ce passage, il rend explicitement hommage à Fontenelle en faisant référence à la métaphore de la rose et du jardinier (« Cinquième soir »).

Extrait³⁴

INTERLOCUTEURS. D'Alembert, Mlle de L'Espinasse, Le médecin Bordeu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. – [...] Docteur, qu'est-ce que c'est que le sophisme de l'éphémère³⁵ ?

BORDEU. – C'est celui d'un être passager qui croit à l'immortalité des choses.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. – La rose de Fontenelle qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier³⁶ ?

BORDEU. – Précisément ; cela est léger et profond.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. – Pourquoi vos philosophes ne s'expriment-ils pas avec la grâce de celui-ci ? nous les entendrions.

BORDEU. – Franchement, je ne sais si ce ton frivole convient aux sujets graves.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. – Qu'appellez-vous un sujet grave ?

BORDEU. – Mais la sensibilité générale, la formation de l'être sentant, son unité, l'origine des animaux, leur durée, et toutes les questions auxquelles cela tient.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. – Moi, j'appelle cela des folies auxquelles je permets de rêver quand on dort, mais dont un homme de bon sens qui veille ne s'occupera jamais.

BORDEU. – Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. – C'est que les unes sont si claires qu'il est inutile d'en chercher la raison, d'autres si obscures qu'on n'y voit goutte, et toutes de la plus parfaite inutilité.

BORDEU. – Croyez-vous, mademoiselle, qu'il soit indifférent de nier ou d'admettre une intelligence suprême ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. – Non.

34. Diderot, *Œuvres*, Tome I, « Philosophie », Robert Laffont, « Bouquins », 1994. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

35. Allusion à la *Lettre sur les aveugles* de Diderot.

36. Allusion aux *Entretiens sur la pluralité des mondes*, « Cinquième soir » : « Si les roses, qui ne durent qu'un jour faisaient des histoires... elles diraient : « Nous avons toujours vu le même jardinier ; de mémoire de rose on n'a vu que lui... Assurément il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas. » »

BORDEU. – Croyez-vous qu'on puisse prendre parti sur l'intelligence suprême, sans savoir à quoi s'en tenir sur l'éternité de la matière et ses propriétés, la distinction des deux substances, la nature de l'homme et la production des animaux ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. – Non.

BORDEU. – Ces questions ne sont donc pas aussi oiseuses que vous les disiez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. – Mais que me fait à moi leur importance, si je ne saurais les éclaircir ?

BORDEU. – Et comment le saurez-vous, si vous ne les examinez point ? Mais pourrais-je vous demander celles que vous trouvez si claires que l'examen vous en paraît superflu ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. – Celles de mon unité, de mon moi, par exemple. Pardi, il me semble qu'il ne faut pas tant verbiager pour savoir que je suis moi, que j'ai toujours été moi, et que je ne serai jamais une autre.

BORDEU. – Sans doute le fait est clair, mais la raison du fait ne l'est aucunement, surtout dans l'hypothèse de ceux qui n'admettent qu'une substance et qui expliquent la formation de l'homme ou de l'animal en général par l'apposition successive de plusieurs molécules sensibles.

Diderot, *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de **** [1774], 1796.

Perspective : Cet « Entretien » a été écrit par Diderot entre 1771 et 1774. Il aurait été publié dans un journal clandestin, la *Correspondance littéraire secrète*, en Allemagne (1776), dans le recueil *Pensées philosophiques en français et en italien* attribué au libertin italien Crudeli, à Amsterdam (1777), puis de manière posthume dans les *Opuscules philosophiques et littéraires* (1796).

Ce texte proche d'un conte reprend d'abord la tradition littéraire du dialogue philosophique illustrée par les libertins érudits et les premiers philosophes des Lumières, parmi lesquels Fontenelle, tout en s'inspirant d'une conversation qui aurait vraiment eu lieu entre Diderot et la maréchale de Broglie en 1771. Il met en scène un philosophe, double de l'auteur, dont il porte le nom, qui rend visite au maréchal de Broglie, en fait absent. En attendant son retour, un débat sur la religion s'engage entre le philosophe et son épouse, la maréchale. Les deux protagonistes s'opposent sur ce sujet et en particulier sur cette question : « un athée peut-il être vertueux ? », puisque la maréchale est croyante et le philosophe athée. À la manière des *Entretiens* de Fontenelle, ce dialogue ludique et didactique, entre causerie galante et débat philosophique, met en scène un cheminement intellectuel caractérisé par l'humour, la légèreté et la relativité de la pensée.

Extrait³⁷

J'avais je ne sais quelle affaire à traiter avec le maréchal de*** ; j'allai à son hôtel, un matin ; il était absent : je me fis annoncer à madame la maréchale. C'est une femme charmante ; elle est belle et dévote comme un ange ; elle a la douceur peinte sur son visage ; et puis, un son de voix et une naïveté de discours tout à fait avenants à sa physionomie. Elle était à sa toilette. On m'approche un fauteuil ; je m'assieds, et nous causons. Sur quelques propos de ma part, qui l'édifièrent et qui la surprirent (car elle était dans l'opinion que celui qui nie la très-sainte Trinité est un homme de sac et de corde, qui finira par être pendu), elle me dit :

– N'êtes-vous pas monsieur Diderot ?

DIDEROT. – Oui, madame.

LA MARÉCHALE. – C'est donc vous qui ne croyez rien ?

DIDEROT. – Moi-même.

LA MARÉCHALE. – Cependant votre morale est d'un croyant.

DIDEROT. – Pourquoi non, quand il est honnête homme ?

LA MARÉCHALE. – Et cette morale-là, vous la pratiquez ?

DIDEROT. – De mon mieux.

LA MARÉCHALE. – Quoi ! vous ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point ?

DIDEROT. – Très rarement.

LA MARÉCHALE. – Que gagnez-vous donc à ne pas croire ?

DIDEROT. – Rien du tout, madame la maréchale. Est-ce qu'on croit, parce qu'il y a quelque chose à gagner ?

LA MARÉCHALE. – Je ne sais ; mais la raison d'intérêt ne gêne rien aux affaires de ce monde ni de l'autre.

37. Diderot, *Œuvres*, Tome I, « Philosophie », Robert Laffont, « Bouquins », 1994. Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.

DIDEROT. – J'en suis un peu fâché pour notre pauvre espèce humaine. Nous n'en valons pas mieux.

LA MARÉCHALE. – Mais quoi ! vous ne volez point ?

DIDEROT. – Non, d'honneur.

LA MARÉCHALE. – Si vous n'êtes ni voleur ni assassin, convenez du moins que vous n'êtes pas conséquent.

DIDEROT. – Pourquoi donc ?

LA MARÉCHALE. – C'est qu'il me semble que si je n'avais rien à espérer ni à craindre, quand je n'y serai plus, il y a bien de petites douceurs dont je ne me priverais pas, à présent que j'y suis. J'avoue que je prête à Dieu à la petite semaine.

DIDEROT. – Vous l'imaginez.

La Lune : projections scientifiques et réflexions philosophiques

Perspective : Il s'agit de s'intéresser ici à la fascination exercée par la Lune et les autres planètes sur les savants et les philosophes. Le rêve d'aller sur la Lune, très ancien, s'explique en particulier parce qu'elle est visible depuis la Terre, grâce à l'éclairage du Soleil : il traverse la littérature scientifique et philosophique depuis l'Antiquité, jusqu'à ce que cet exploit soit accompli et renouvelé dans la seconde moitié du XX^e siècle (en 1969, 1971 et 1972). Comment la Lune est-elle décrite et imaginée ? Quelles projections s'élaborent autour de l'astre lunaire, des étoiles et des planètes, entre science et fantaisie ? Avec les élèves, les professeurs peuvent étudier à la fois les discours scientifiques et les réflexions philosophiques auxquels le rêve d'explorer le cosmos donne lieu.

Propositions d'extraits

Texte complémentaire (Antiquité)

- Plutarque, *De la face qui paraît sur la Lune (De facie)*, II^e siècle après J.-C.

Parcours

- Michel de Montaigne, *Les Essais*, II, 12. « Apologie de Raymond Sebon », 1580.
- Galileo Galilei, *Dialogue des deux grands systèmes du monde*, 1632.
- Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, Livre XVI « Des esprits forts », 42, 1688.

Plutarque, *De la face qui paraît sur la Lune (De facie)*, II^e siècle après J.-C.

Perspective : D'origine grecque, Plutarque est un philosophe, biographe et moraliste qui vécut dans la seconde moitié du I^{er} siècle après J.-C. et au début du II^e siècle. Il est connu pour ses *Vies parallèles*, récits de vies d'hommes illustres du monde gréco-romain, et pour les *Œuvres morales*, consacrées à des sujets variés, dont le traité au titre latin abrégé *De facie* (*De la face qui paraît sur la Lune* ou *Sur le visage qui apparaît dans le disque de la Lune*) fait partie. Il est composé de deux parties : une discussion sur la nature de la face de la Lune, qui diffuse des connaissances remarquables en matière d'astronomie, de cosmologie et de géographie, ainsi qu'un mythe final lié à la démonologie et aux théories de l'âme dans la tradition platonicienne. Le fait que Képler a traduit et annoté ce traité souligne sa haute valeur scientifique. Dans cet extrait du dialogue entre les différents savants et philosophes, des vers de poètes antiques sont insérés, afin de donner matière à la pensée et à la contemplation.

Extrait³⁸

Vous apercevez au premier coup d'œil tout le ridicule de l'opinion qui attribue cette figure qu'on voit sur le globe de la lune à un accident de la vue éblouie par la lumière de cette planète. On ne fait pas réflexion que cet accident devrait plutôt avoir lieu à l'égard du soleil, dont la lumière frappe nos yeux bien plus vivement. Empédocle a marqué avec justesse la différence de ces deux effets, lorsqu'il a dit :

Le soleil de ses feux embrase l'hémisphère ;
Par de plus doux rayons la lune nous éclaire.

Il désigne dans le dernier la clarté bienfaisante de la lune, qui nous attire sans jamais nous fatiguer. Je ne trouve pas ces philosophes mieux fondés, lorsqu'ils disent que les vues faibles et courtes n'aperçoivent aucune différence de forme sur la lune ; qu'elle leur paraît tout unie et également claire partout, tandis que ceux qui ont des yeux vifs et perçants distinguent très bien les différents traits de sa figure et en voient nettement toutes les parties. Mais ce serait tout le contraire, si l'éblouissement que la clarté de la lune ferait éprouver aux vues faibles était la cause de cette apparence. Alors, plus l'œil affecté serait débile, et plus cette apparence serait sensible. D'ailleurs, l'inégalité de la surface de la lune détruit absolument cette opinion ; car cette figure ne paraît point dans une ombre continue et entièrement obscure, comme le fait assez bien entendre le poète Agésianax, lorsqu'il dit :

La lune nous présente un contour lumineux ;
En elle on voit briller la douce et pure image
D'une jeune beauté que la couleur des cieux
En relevant ses traits embellit davantage.
Dans ses yeux, sur son front, une vive rougeur
S'allie avec éclat à la simple candeur.

En effet, les ombres y sont tranchées par des masses de lumière ; ces contrastes font qu'elles paraissent s'abaisser et s'élever réciproquement ; et elles s'entrelacent tellement les unes les autres, qu'elles représentent au nature une figure humaine. Aussi j'adopte volontiers la réfutation que votre Aristote faisait de l'opinion de Cléarque : je dis le vôtre, celui qui fut l'ami particulier du premier philosophe de ce nom, quoiqu'il ait renversé plusieurs points de la doctrine du Lycée.

38. Plutarque, *Œuvres morales*, traduit du grec par D. Ricard, Lefèvre éditeur, 1844. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

— Et quelle était l'opinion de ce Cléarque ? dit alors Apollonides.

– Il serait, lui répondis-je, plus excusable à tout autre qu'à vous d'ignorer une opinion qui est entièrement fondée sur la géométrie. Il disait que ce que nous regardons comme une figure humaine dans la lune est l'image de la grande mer, représentée sur cette planète comme dans un miroir. Les réflexions qu'elle éprouve dans plusieurs points de sa circonférence trompent la vue, comme il arrive dans ce qui ne vient pas frapper directement cet organe ; et la pleine lune, par l'égalité et l'éclat de sa surface, est le plus beau et le plus pur des miroirs. Comme vous croyez que l'arc-en-ciel est produit par la réflexion des rayons du soleil qui frappent notre vue après avoir été réfractés dans une nuée dont les vapeurs légères et humides ont été condensées, de même, selon lui, la mer extérieure était représentée sur le globe de la lune, non à la place même où cette mer est située, mais dans l'endroit où la réfraction en produit l'image, que la réflexion des rayons lunaires renvoie jusqu'à nous. C'est ce que dit encore Agésianax dans le passage suivant :

L'image de la mer par les vents agitée,
Là, comme en un miroir, était représentée.

Michel de Montaigne, *Les Essais*, II,12. « Apologie de Raymond Sebon », 1580.

Perspective : Ce livre des *Essais* propose un plaidoyer pour Raymond Sebond, théologien et philosophe catalan du XV^e siècle, dont Montaigne a traduit la *Science de l'homme ou Théologie naturelle*. L'auteur des *Essais* utilise la méthode purement rationnelle et empirique de ce penseur pour dénoncer l'anthropocentrisme et diffuser sa propre pensée, inspirée de la philosophie sceptique, ainsi que de Lucrèce et de son long poème sur la pluralité des mondes, ou encore de Copernic. Montaigne est un des rares lettrés de la Renaissance française, en dehors du cercle étroit des astronomes, à soutenir l'héliocentrisme de Copernic, théorie parue une quarantaine d'années auparavant, qui fonde son expérience du « décentrement ». En effet, si l'être humain n'est plus au centre de l'Univers, il doit apprendre à relativiser ses opinions. Dans l'extrait ci-dessous, la représentation que Montaigne offre de la Lune s'inspire des Anciens. Elle aboutit à une réflexion philosophique sur la finitude humaine et à une leçon humaniste : « Est-ce que ce ne sont pas des rêves de la vanité de faire de la lune une terre céleste ? »

Extrait³⁹

Si nous tenons de la distribution du ciel ceste part de raison que nous avons, comment nous pourra elle égaler à lui ? Comment soumettre à notre science son essence et ses qualités ? Tout ce que nous voyons en ces corps [célestes] nous frappe d'étonnement. « *Quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt ?* »⁴⁰ [Quels ont été les préparatifs, les instruments, les leviers, les machines, les ouvriers employés pour un si grand ouvrage ?] Pourquoi les privons-nous et d'âme et de vie et de raison ? Y avons-nous reconnu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons nulles relations avec eux, si ce n'est d'obéissance ? Allons-nous dire nous n'avons vu en nulle autre créature qu'en l'homme l'usage d'une âme qui raisonne ? Eh oui ! avons-nous vu quelque chose de semblable dans le soleil ? Manque-t-il d'exister parce que nous n'avons rien vu de semblable ? et ses mouvements manquent-ils d'exister parce qu'il n'en existe pas de pareils ? Si ce que nous n'avons pas vu n'existe pas, notre science est extraordinairement raccourcie. « *Quæ sunt tantæ animi angustiaë !* » [Que sont étroites les bornes de notre esprit !]

Est-ce que ce ne sont pas des rêves de la vanité de faire de la lune une terre céleste, d'y imaginer des montagnes, des vallées, comme Anaxagore⁴¹ ? d'y placer des habitations et des demeures humaines et d'y établir des colonies pour notre profit, comme fait Platon et aussi Plutarque ? et de faire de notre terre un astre éclairant et lumineux ? « *Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est, caligo mentium : nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor*⁴². *Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem.* »⁴³ [Entre autres inconvénients de notre nature mortelle, il y a cet aveuglement de l'esprit qui non seulement le force à l'erreur, mais lui fait aimer ses erreurs. Le corps corruptible appesantit l'âme et cette demeure terrestre déprime l'intelligence aux mille pensées.]

La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus malheureuse et la plus frêle de toutes les créatures c'est l'homme, et en même temps [, dit Pline,] la

39. Montaigne, *Les Essais* en français moderne, Gallimard, « Quarto », 2009. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

40. Cicéron, *De natura deorum*. I,8 ; I,31.

41. Voir Plutarque, *De facie*.

42. Sénèque, *De ira*, II,9.

43. *Livre de la sagesse*, IX, 15, cité par saint Augustin, *Cité de Dieu*, XII,15.

plus orgueilleuse⁴⁴. Elle se sent et se voit logée ici au milieu de la bourbe et de l'ordure du monde, attachée et clouée à la pire, la plus morte et la plus croupissante partie de l'univers, au dernier étage du logis, et le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire des trois conditions ; et pourtant elle se place, selon sa pensée, au-dessus du cercle de la lune et ramène le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette même pensée que l'homme s'égalise à Dieu, qu'il s'attribue les qualités divines, qu'il distingue lui-même et se sépare de la foule des autres créatures, taille les parts des animaux ses confrères et compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon lui semble.

44. Pline, *Histoire naturelle*, II,7.

Galileo Galilée, *Dialogue des deux grands systèmes du monde*, 1632.

Perspective : Galileo Galilei, dit Galilée en France, est un physicien, mathématicien et astronome connu pour avoir défendu le modèle héliocentrique de Copernic avant de devoir abjurer sous la pression de l'Église. Dans son *Dialogue des deux grands systèmes du monde* (*Dialogo dei massimi sistemi*), il confronte ainsi l'héliocentrisme de Copernic avec le modèle géocentrique hérité d'Aristote, qui avait cours au Moyen Âge et jusqu'à la Renaissance, stipulant que la Terre est immobile et que c'est la sphère des étoiles qui tourne autour d'elle. Dans ce dialogue, Galilée utilise un porte-parole, Salviatti, pour convaincre Simplicio, représentant du géocentrisme, de la validité des thèses coperniciennes. La condamnation de Galilée, en 1633, n'empêche pas ses idées de se répandre dans toute l'Europe. Ce dialogue a sans doute exercé une certaine influence sur Fontenelle, comme le suggère l'extrait suivant, dans lequel l'auteur aborde le problème d'une possible vie dans la Lune et dans les autres planètes, qui fait particulièrement écho à des passages du *Second soir*, ainsi que des *Troisième* et *Quatrième soirs*.

Extrait⁴⁵

SAGREDO. – Peut-il naître dans la Lune ou dans toute planète des herbes, des plantes, ou des animaux semblables aux nôtres ? S'y produit-il, comme autour de la terre, des pluies, des vents, des orages ? Je l'ignore et ne le crois pas ; et encore moins croirai-je qu'elle est habitée par des hommes. Mais qu'il ne s'y trouve pas de choses semblables à celles de la terre n'oblige pas, selon moi, à conclure qu'aucune altération ne doit s'y produire, qu'il ne puisse s'y engendrer, s'y transformer et s'y dissoudre d'autres choses non seulement différentes des nôtres, mais très éloignées de tout ce que nous pouvons imaginer et en somme, pour nous, impensables. Je suis sûr qu'un être humain né et nourri dans une vaste forêt, parmi les bêtes sauvages et les oiseaux, et qui n'aurait aucune connaissance de l'élément liquide, n'imaginerait jamais qu'il pût exister dans la nature un monde différent de la terre, rempli d'animaux se déplaçant avec rapidité sans jambes ni ailes, et non seulement à la surface, comme les bêtes sauvages sur la terre, mais dans toute la profondeur de leur élément, et qui non seulement s'y déplaceraient mais pourraient à leur gré s'y tenir immobiles, ce que ne peuvent faire les oiseaux dans l'air ; et que, dans ce monde-là, il y eût aussi des hommes, qu'on y construisît des palais, des cités, qu'on y trouvât toute facilité de voyager, qu'on y eût un chemin pour se rendre sans fatigue avec sa famille, sa maison, avec une ville entière, aux pays les plus lointains ; je suis sûr, dis-je, qu'un tel homme, fût-il doué de l'imagination la plus perspicace, ne pourrait jamais se représenter les poissons, l'océan, les navires, les flottes, les armées de mer. Or, à bien plus forte raison, se peut-il que dans la Lune, si éloignée de nous et faite d'une matière peut-être si différente de la terre, il y ait des substances et se produisent des opérations non seulement éloignées de ce que nous imaginons mais tout à fait étrangères à notre imagination, sans ressemblance avec rien de ce que nous pouvons connaître et donc proprement inconcevables car ce que nous imaginons, il faut que nous l'ayons déjà vu, ou que ce soit un composé d'objets et de partie d'objets déjà vus, comme le sont les sphinx, les sirènes, les chimères, les centaures, etc.

SALVIATI. – J'ai souvent rêvé à ce que vous dites là et, finalement, il me semble que si je puis trouver des choses qui n'existent pas et ne peuvent exister dans la Lune, en revanche, je crois impossible d'imaginer ce qui peut y exister, sinon en m'en tenant

45. Galileo GALILÉE, *Dialogue des deux grands systèmes du monde* [1632], traduit de l'italien par P.-H. Michel, éd. Hermann, 1966, extrait du dossier de Christophe Martin in *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Fontenelle, Flammarion, GF, 1998. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

aux plus vagues généralités : j'entends par là qu'il doit y avoir des beautés, des modes d'action, de mouvement et de vie tout à fait différents de ceux que nous connaissons, des êtres susceptibles de voir, d'admirer la grandeur et la beauté du monde, de célébrer et de chanter la gloire du Créateur, et en somme (à mon sens) d'accomplir ce que les Saintes Écritures affirment si souvent devoir être l'occupation de toutes les créatures, à savoir de louer Dieu. [...].

Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, Livre XVI « Des esprits forts », 43 (extrait), 1688.

Perspective : La Bruyère, précepteur du fils du prince de Condé, est un philosophe moraliste, observateur de la cour, qui cherche à instruire les hommes sur leurs mœurs en mettant en œuvre l'adage classique du *placere* et *docere*. Dans cet extrait, La Bruyère met en scène le dialogue d'un philosophe avec son élève, Lucile, au sujet de la Lune. Par cet échange scientifique sur le ciel, il célèbre en fait l'ordre de l'univers, fondé par une intelligence suprême : celle de Dieu. Il tourne *in fine* en dérision les libertins, qui se prétendent « esprits forts », en voulant tout prouver.

Extrait⁴⁶

Vous êtes placé, ô Lucile, quelque part sur cet atome : il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place ; cependant vous avez des yeux, qui sont deux points imperceptibles ; ne laissez pas de les ouvrir vers le ciel : qu'y apercevez-vous quelquefois ? La lune dans son plein ? Elle est belle alors et fort lumineuse, quoique sa lumière ne soit que la réflexion de celle du soleil ; elle paraît grande comme le soleil, plus grande que les autres planètes, et qu'aucune des étoiles ; mais ne vous laissez pas tromper par les dehors. Il n'y a rien au ciel de si petit que la lune : sa superficie est treize fois plus petite que celle de la terre, sa solidité quarante-huit fois, et son diamètre, de sept cent cinquante lieues, n'est que le quart de celui de la terre : aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence, puisqu'elle n'est guère plus éloignée de nous que de trente fois le diamètre de la terre, ou que sa distance n'est que de cent mille lieues. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le soleil fait dans les espaces du ciel ; car il est certain qu'elle n'achève par jour que cinq cent quarante mille lieues : ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cents lieues, et trois cent soixante et quinze lieues dans une minute. Il faut néanmoins, pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cents fois plus vite qu'un cheval de poste qui ferait quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre-vingts fois plus légèrement que le son, que le bruit par exemple du canon et du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cent soixante et dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la lune au soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course ? Vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diamètre de la terre, il est de trois mille lieues ; celui du soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cent mille lieues. Si c'est là sa largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superficie ! quelle sa solidité ! Comprenez-vous bien cette étendue, et qu'un million de terres comme la nôtre ne seraient toutes ensemble pas plus grosses que le soleil ? « Quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence ? » Vous avez raison, il est prodigieux ; il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au soleil moins de dix mille diamètres de la terre, autrement moins de trente millions de lieues : peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin ; on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du soleil sur la terre ; donnons-lui la plus grande vitesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombant de fort haut ; supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vitesse, sans en acquérir et sans en perdre ; qu'elle parcoure quinze toises par chaque seconde de temps, c'est-à-dire la

46. Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, 1688, Le Livre de Poche, 1976. Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.

moitié de l'élévation des plus hautes tours, et ainsi neuf cents toises en une minute ; passons-lui mille toises en une minute, pour une plus grande facilité ; mille toises font une demi-lieue commune ; ainsi en deux minutes la meule fera une lieue, et en une heure elle en fera trente, et en un jour elle fera sept cent vingt lieues : or elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre ; il lui faudra donc quarante-un mille six cent soixante-six jours, qui sont plus de cent quatorze années, pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi : la distance de la terre à Saturne est au moins décuple de celle de la terre au soleil ; c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cents millions de lieues, et que cette pierre emploierait plus d'onze cent quarante ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne, élevez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes : le cercle que Saturne décrit a plus de six cents millions de lieues de diamètre, et par conséquent plus de dix-huit cents millions de lieues de circonférence ; un cheval anglais qui ferait dix lieues par heure n'aurait à courir que vingt mille cinq cent quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile, sur le miracle de ce monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hasard, que vous admettez seul pour la cause première de toutes choses. Il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez : connaissez le hasard, laissez-vous instruire de toute la puissance de votre Dieu.

Voyages extraordinaires sur la Lune et naissance de la science-fiction

Perspective : Qu'il soit avéré scientifiquement ou imaginaire, « l'Autre » monde est depuis l'Antiquité largement fantasmé. Comment les écrivains imaginent-ils le voyage sur la Lune ? Comment les récits d'exploration cosmique puisent-ils dans le discours scientifique pour le sublimer, empruntant tantôt au récit d'aventures, tantôt à la fantaisie poétique ? Les propositions d'extraits visent à montrer que ce rêve d'explorer la Lune ou les autres planètes est à l'origine de nombreux récits de voyages extraordinaires, depuis l'Antiquité, qui donnent progressivement naissance au genre littéraire et cinématographique de la science-fiction, du XIXe siècle à nos jours.

Propositions d'extraits

Texte complémentaire (Antiquité)

- Lucien, *Icaroménippe, ou le voyageur au-dessus des nuages*, II^e siècle après J.-C.

Parcours

- Johann Kepler, *Le Songe ou l'Astronomie lunaire*, [1602], parution posthume en 1634.
- Cyrano de Bergerac, *L'Autre Monde ou les États et empires de la lune*, 1657.
- La Fontaine, *Fables*, « L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits », 1668.
- Voltaire, *Micromégas*, [1738-39], 1752.

Prolongements (récits d'anticipation ou de science-fiction)

- Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, 1865.
- H. G. Wells, *Les Premiers Hommes dans la Lune*, 1901.
- Ray Bradbury, *Chroniques martiennes (The Martian Chronicles)*, 1950.

Lucien de Samosate, *Icaroménippe, ou le voyageur au-dessus des nuages*, II^e siècle après J.-C.

Perspective : Lucien de Samosate, rhéteur et auteur grec originaire de Samosate (Turquie actuelle), est considéré comme le fondateur des « voyages extraordinaires » et le précurseur du récit de science-fiction, à travers deux textes majeurs du II^e siècle : les *Histoires vraies* et *Icaroménippe*, récits de voyage imaginaires qui pastichent d'autres œuvres antiques. Les *Histoires vraies* racontent ainsi une expédition navale parodiée de l'*Odyssée*, à travers l'espace et jusqu'à la Lune, ainsi que la rencontre avec Endymion, un homme devenu roi de la Lune, qui s'apprête à partir en guerre contre les habitants du Soleil. Lucien, loin de toute quête de vraisemblance, offre en fait une satire des historiens ou philosophes qui présentent comme véridiques des récits invraisemblables et mensongers. Ce n'est qu'*a posteriori*, au XIX^e siècle, que ces récits sont relus comme des récits pseudoscientifiques ou récits d'anticipation.

Quant à *Icaroménippe ou le voyageur au-dessus des nuages*, il s'agit d'un court récit de voyage imaginaire qui raconte un voyage dans la Lune. Le titre associe ainsi Ménippe, du nom du philosophe grec de l'école cynique, auteur de satires, ici le héros du récit, et Icare, personnage mythologique qui s'échappa du Labyrinthe, en Crète, au moyen d'ailes fabriquées par son père Dédale et attachées avec de la cire, mais qui fut précipité dans la mer après s'être approché trop près du soleil. Sous la forme d'un dialogue à la fois didactique et comique, Ménippe raconte à un ami son voyage sur la Lune, ce qui lui permet de faire la satire du discours scientifique.

Extrait⁴⁷

Ménippe : Donc, il y avait d'abord trois milles stades de la Terre jusqu'à la Lune, qui fut notre première étape ; de là, pour monter jusqu'au Soleil, environ cinq cents parasanges⁴⁸ ; de là jusqu'au ciel lui-même et à la citadelle de Zeus, le trajet peut représenter une journée de vol d'aigle en bonne forme.

L'ami : De grâce, Ô Ménippe, que veux-tu dire par ces calculs astronomiques ? Et pourquoi mesures-tu ces distances en ton for intérieur ? Voilà déjà un moment que je t'entends, en te suivant, parler de soleils et de lunes, et employer au surplus ces termes étrangers et désagréables d'étapes et de parasanges.

Ménippe : Ne sois pas surpris, mon cher, si tu me prends à parler de choses qui se trouvent dans les airs ou y passent ; je calculais en moi-même les principales étapes de mon récent voyage. [...]

Voilà comment les choses se sont passées ; j'avais pris un aigle de grande taille, et aussi un vautour des plus vigoureux ; je leur coupai les ailes... Mais il vaudrait mieux que je te raconte depuis le commencement l'idée que j'aie eue, si tu en as le temps.

L'ami : Tout à fait d'accord ; je t'accompagne déjà dans les airs grâce à tes paroles, et je suis déjà bouche bée pour t'écouter afin d'en savoir la fin. Au nom du Dieu de l'amitié ne m'oublie pas dans tes nuées, et ne me laisse pas suspendre par les oreilles au milieu de ton récit.

Ménippe : Écoute donc ; car il n'est pas civil en effet, de laisser un ami bouche bée, et, comme tu dis, suspendu par les oreilles.

47. Lucien, *Œuvres choisies*, traduit du grec par Jean Suret-Canale, Le Temps des Cerises éditeurs, 2006. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

48. **Stades, parasanges :** mesures de distance.

Lorsque j'eus passé en revue les choses de notre vie, je trouvai ridicules, pénibles, instables les affaires qui préoccupent les hommes, je veux dire les richesses, les honneurs, le pouvoir ; je les méprisai, je considérai leur recherche comme un obstacle à la recherche des choses dont il convient vraiment de s'occuper, et j'entrepris d'élever mes regards pour examiner l'univers. Mais là, dès le début, je me trouvai dans une grande incertitude, à considérer ce que les philosophes appellent le monde. Je ne pouvais découvrir comment il s'était formé, ni qui l'avait forgé, quelle en est l'origine et la fin. Et lorsque je l'examinai dans toutes ses parties, je tombai dans une incertitude plus grande encore. Considérant comment les étoiles sont éparses dans le ciel, et le soleil lui-même, j'éprouvais le désir de savoir ce qu'ils pouvaient être ; plus encore, ce qui concerne la lune me paraissait singulier et tout à fait étrange ; j'estimais que la diversité de ses phases avait une cause mystérieuse et cachée. L'éclair qui transperce, la foudre qui éclate, la pluie, la neige, ou la grêle qui tombent, tout cela m'était incompréhensible et impénétrable.

Dans cette situation, je pensai que le mieux était de m'instruire de chacune de ces matières auprès de philosophes : je croyais en effet qu'ils possédaient et disaient toute la vérité. Je choisis donc les meilleurs d'entre eux, autant qu'il était possible de les reconnaître par la gravité de leur physionomie, la pâleur de leur teint, l'ampleur de leur barge ; car certains de ces gens-là me paraissaient tenir des propos d'une grande élévation et être experts dans les choses du ciel. [...] Ces gens-là n'ont jamais marché que sur la Terre ; ils n'ont rien de plus que nous qui marchons au ras du sol ; et leur vue n'est pas plus perçante que celle du voisin. Quelques-uns même ont la vue basse, par vieillesse ou manque d'exercice ; ils affirment pourtant que leur vue traverse les espaces célestes, ils mesurent le tour du Soleil, ils montent dans les régions qui sont au-dessus de la Lune, et comme s'ils venaient de tomber des étoiles, ils en décrivent la dimension et les formes. Et souvent, il arrive qu'ils ignorent combien exactement il y a de stades de Mégare à Athènes, mais ils osent dire de combien de coudées est l'espace qui sépare la Lune du Soleil, ils mesurent la hauteur du ciel, la profondeur de la mer et la circonférence de la Terre ; ils tracent des cercles, inscrivent des triangles dans des quadrilatères, représentent des sphères de toutes sortes, et mesurent le ciel lui-même. N'est-ce point une preuve de leur déraison et de leur divagation que de parler de choses qui nous échappent sans les présenter comme conjecturales, mais en les soutenant avec la plus grande opiniâtreté, sans jamais permettre aux autres de faire prévaloir leur opinion ; ils affirment — et peu s'en faut que ce soit avec serment — que le Soleil est une masse incandescente, que la Lune est habitée, que les étoiles s'abreuvent de l'humidité que le Soleil fait monter de la mer, tout comme avec une corde à puits, et qu'il leur distribue la boisson à toutes également. Il est facile de se rendre compte à quel point leurs propos sont contradictoires.

Johann KEPLER, *Le Songe ou l'Astronomie lunaire*, 1608, parution posthume en 1634. « Appendice sélénographique ».

Perspective : Johannes Kepler est un astronome allemand célèbre pour avoir étudié l'hypothèse héliocentrique de Nicolas Copernic et découvert que les planètes tournent autour du Soleil en suivant des trajectoires elliptiques, mais aussi pour avoir élaboré des relations mathématiques (dites Lois de Kepler) qui régissent les mouvements des planètes sur leur orbite. *Le Songe ou l'Astronomie lunaire* est un roman, écrit en latin, prétexte à une présentation de ses connaissances sur l'astre lunaire. L'auteur utilise en effet la fiction pour faire passer un message scientifique. D'abord il raconte l'histoire d'un jeune Islandais féru d'astronomie, Duracotus, dont la mère, magicienne, lui fait connaître les démons : l'un d'eux lui apprend l'existence d'une île, difficile d'accès, Levania (la Lune). Il imagine enfin le monde que l'on verrait si on était sur la Lune. Ce roman est considéré comme l'un des premiers ouvrages de science-fiction. L'extrait suivant relate ainsi un voyage imaginaire sur la Lune, qui mêle discours scientifique et fantaisie.

Extrait⁴⁹

Si vous vous transportez mentalement vers les villes de la Lune, je vous prouverai que je les vois. Les cavités de la Lune, que Galilée fut le premier à remarquer, ont le plus souvent l'apparence de taches ; ce sont, comme je le démontre, des dépressions dans la surface plane du sol, comme les mers chez nous. Mais d'après la forme des cavités, je conclus que ce sont plutôt des zones marécageuses. C'est là que les Endymionides⁵⁰ fixent en général l'emplacement de leurs villes, ils veulent se protéger de l'humidité et des moisissures autant que de l'ardeur du soleil, et peut-être aussi des ennemis. Voici comment ils procèdent pour construire leurs fortifications : ils plantent un pieu au centre de l'espace qu'ils veulent fortifier ; ils attachent à ce pieu des cordes, longues ou courtes, selon la taille de la future cité ; les plus longues que j'ai trouvées ont cinq milles allemands de longueur⁵¹. Quand la corde est attachée au pieu, ils font avec elles le tour de la future enceinte qui est marquée par l'extrémité des cordes. Alors tout le peuple s'assemble pour élever le rempart. La largeur de la tranchée n'est pas inférieure à un mille allemand. [...] De cette façon, la tranchée n'est pas seulement creusée à une très grande profondeur, le centre de la ville paraît également s'enfoncer dans un trou, comme un nombril au centre d'un ventre rebondi, et la terre retirée de la tranchée a été accumulée tout autour et s'élève en hauteur. En effet si l'on voulait aussi remplir le centre de terre, on aurait une trop grande distance à parcourir entre la tranchée et le centre. Toute l'humidité de la plaine marécageuse se concentre dans cette tranchée et tout l'intérieur est ainsi asséché. La tranchée est navigable quand elle est remplie d'eau, quand elle est à sec, on peut y circuler à pied. La violence du soleil se fait sentir partout. Les habitants se réfugient vers la partie de la tranchée circulaire qui est à l'ombre du rempart extérieur. Ceux qui sont au centre et au-delà vont dans la partie de la fosse opposée au soleil et profitent de l'ombre du rempart intérieur. C'est ce qu'ils font pendant les quinze jours où le soleil ne cesse de brûler cet endroit. Ils suivent l'ombre comme des péripatéticiens⁵² (au sens propre du terme) et supportent ainsi la chaleur.

49. Johann Kepler, *Le Songe ou l'Astronomie lunaire*, 1608, traduction du latin par Michèle Ducos, Presses Universitaires de Nancy, 1984, extrait du dossier de Christophe Martin in *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Fontenelle, Flammarion, GF, 1998. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

50. Dans la mythologie grecque, Endymion, roi d'Elis, était un beau jeune homme particulièrement aimé de Séléné (la Lune). Les Endymionides sont ses descendants, les habitants de la Lune.

51. Unité de mesure. La longueur de ces cordes est censée se situer entre trente et trente-huit kilomètres.

52. Du grec *peripatein* : « se promener ». Au sens propre, ce sont des promeneurs ; au sens figuré, ce sont les disciples d'Aristote, en raison de l'habitude qu'aurait eu ce dernier de philosopher en marchant.

Cyrano de Bergerac, *L'Autre Monde ou les États et Empires de la lune*, 1657.

Perspective : Cyrano de Bergerac est l'auteur d'une œuvre audacieuse, qui l'inscrit dans le courant libertin de la première moitié du XVII^e siècle. Ses deux récits de voyage extraordinaire, rédigés entre 1650 et 1655 et parus de manière posthume (en 1657 et 1662), composent un diptyque considéré comme précurseur du genre de la science-fiction : *Histoire comique des États et Empires de la Lune* et *Histoire comique des États et Empires du Soleil*. Le premier volet relate un voyage initiatique imaginaire sur la Lune, qui comme chez Lucien de Samosate peut se lire comme une satire de son époque. L'œuvre semble avoir inspiré Fontenelle, par son mélange entre discours scientifiques, dialogues plus légers, descriptions contemplatives de la lune, récits d'expédition et réflexions philosophiques. La vue de la Lune inspire par exemple à Cyrano une réflexion burlesque sur la relativité : « la Lune est un monde comme celui-ci à qui le nôtre sert de lune ». Dans cet extrait, la fantaisie cède le pas à la science, lorsque le narrateur, ayant raté son premier envol vers la Lune, retombe au Canada : s'ensuit un dialogue philosophique sur l'héliocentrisme, la pluralité des mondes et l'infinité de l'univers.

Extrait⁵³

« Monsieur, lui répondis-je, la plupart des hommes, qui ne jugent que par les sens, se sont laissé persuader à⁵⁴ leurs yeux ; et de même que celui dont le vaisseau navigue terre à terre croit demeurer immobile, et que le rivage chemine, ainsi les hommes tournant avec la terre autour du ciel, ont cru que c'était le ciel lui-même qui tournait autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains, qui leur persuade que la nature n'a été faite que pour eux ; comme s'il était vraisemblable que le soleil, un grand corps, quatre cent trente-quatre fois plus vaste que la terre, n'eût été allumé que pour mûrir ses nèfles, et pommer ses choux⁵⁵. Quant à moi, bien loin de consentir à l'insolence de ces brutaux, je crois que les planètes sont des mondes autour du soleil, et que les étoiles fixes sont aussi des soleils qui ont des planètes autour d'eux, c'est-à-dire des mondes que nous ne voyons pas d'ici à cause de leur petitesse, et parce que leur lumière empruntée ne saurait venir jusqu'à nous. Car comment, en bonne foi, s'imaginer que ces globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes désertes, et que le nôtre, à cause que nous y rampons, une douzaine de glorieux coquins, ait été bâti pour commander à tous ? Quoi ! parce que le soleil compasse⁵⁶ nos jours et nos années, est-ce à dire pour cela qu'il n'ait été construit qu'afin que nous ne cognions pas de la tête contre les murs ? Non, non, si ce Dieu visible éclaire l'homme, c'est par accident, comme le flambeau du roi éclaire par accident au crocheteur qui passe par la rue.

– Mais, me dit-il, si comme vous assurez, les étoiles fixes sont autant de soleils, on pourrait conclure de là que le monde serait infini, puisqu'il est vraisemblable que les peuples de ces mondes qui sont autour d'une étoile fixe que vous prenez pour un soleil découvrent encore au-dessus d'eux d'autres étoiles fixes que nous ne saurions apercevoir d'ici, et qu'il en va éternellement de cette sorte.

— N'en doutez point, lui répliquai-je ; comme Dieu a pu faire l'âme immortelle, il a pu faire le monde infini, s'il est vrai que l'éternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes, et l'infini une étendue sans limites. Et puis Dieu serait fini lui-même, supposé

53. Cyrano de Bergerac, *L'autre Monde ou les États et empires de la Lune* [1657], GF-Flammarion, 1970.

Extrait du dossier de Christophe Martin in *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Fontenelle, Flammarion, GF, 1998. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

54. Par.

55. Que pour faire mûrir ses nèfles (fruits d'hiver), et pousser ses choux.

56. Mesure.

que le monde ne fût pas infini, puisqu'il ne pourrait pas être où il n'y aurait rien, et qu'il ne pourrait accroître la grandeur du monde, qu'il n'ajoutât quelque chose à sa propre étendue, commençant d'être où il n'était pas auparavant. Il faut donc croire que comme nous voyons d'ici Saturne et Jupiter, si nous étions dans l'un ou dans l'autre, nous découvririons beaucoup de mondes que nous n'apercevons pas d'ici, et que l'univers est éternellement construit de cette sorte.

– Ma foi ! me répliqua-t-il, vous avez beau dire, je ne saurais du tout comprendre cet infini.

— Hé ! dites-moi, lui dis-je, comprenez-vous mieux le rien qui est au-delà ? Point du tout. Quand vous songez à ce néant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent, comme de l'air, et cela est quelque chose ; mais l'infini, si vous ne le comprenez en général, vous le concevez au moins par parties, car il n'est pas difficile de se figurer de la terre, du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux. Or, l'infini n'est rien qu'une tissure sans bornes de tout cela. [...] »

La Fontaine, *Fables*, Livre II, « L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits », 1668.

Perspective : Homme de lettres, fabuliste et conteur, moraliste et satiriste, La Fontaine est à la fois influencé par le courant libertin et par les moralistes du Grand siècle, au sein duquel il représente finalement le classicisme français. Comme Fontenelle, il fréquente les salons parisiens et sera reçu à l'Académie française (en 1684). Dans la fameuse querelle des Anciens et des Modernes, La Fontaine se range, avec ses collègues Racine et Boileau, dans le parti des Anciens : c'est en effet dans l'Antiquité qu'il va puiser l'inspiration pour ses recueils de Fables.

Pour celle-ci, La Fontaine s'inspire de la mode de l'astrologie, qui passionne les esprits au XVII^e siècle. Le titre de la fable fait penser à Thalès de Milet, philosophe antique (VII^e et VI^e siècle avant J.-C.) ayant étudié l'astronomie, qui tombe dans un trou ouvert sous ses pieds en regardant le ciel. La fable offre plus largement une réflexion sur la croyance, la superstition, l'erreur et la vérité.

Extrait⁵⁷

Un Astrologue un jour se laissa choir
 Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
 Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
 Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?
 Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
 Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
 Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
 Il en est peu qui fort souvent
 Ne se plaisent d'entendre dire
 Qu'au Livre du Destin les mortels peuvent lire.
 Mais ce Livre qu'Homère et les siens ont chanté,
 Qu'est-ce, que le hasard parmi l'Antiquité,
 Et parmi nous la Providence ?
 Or du hasard il n'est point de science :
 S'il en était, on aurait tort
 De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
 Toutes choses très incertaines.
 Quant aux volontés souveraines
 De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
 Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?
 Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
 Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
 À quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
 De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?
 Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
 Nous rendre dans les biens de plaisir incapables ?

Et causant du dégoût pour ces biens prévenus,
 Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
 C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
 Le firmament se meut ; les astres font leur cours,
 Le soleil nous luit tous les jours,
 Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
 Sans que nous en puissions autre chose inférer
 Que la nécessité de luire et d'éclairer,
 D'amener les saisons, de mûrir les semences,
 De verser sur les corps certaines influences.
 Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
 Ce train toujours égal dont marche l'univers ?
 Charlatans, faiseurs d'horoscope⁵⁸,
 Quittez les Cours des Princes de l'Europe ;
 Emmenez avec vous les souffleurs⁵⁹ tout d'un temps.
 Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
 Je m'emporte un peu trop ; revenons à l'histoire
 De ce Spéculateur qui fut contraint de boire.
 Outre la vanité de son art mensonger,
 C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères
 Cependant qu'ils sont en danger,
 Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

57. La Fontaine, *Fables*, 1668, Le Livre de Poche, 1971. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

58. **Charlatans** : allusion probable à la médecine fondée sur les partisans de la considération du corps humain comme réduction de l'univers (auquel il correspond dans ses diverses parties).

Faiseurs d'horoscope : allusion à une pratique de l'époque (on avait fait l'horoscope de Louis XIV à sa naissance). La Fontaine critique l'astrologie, dans la place que se donne alors l'homme par rapport à Dieu.

59. **Souffleur** : « savant » à la recherche de la pierre philosophale, substance qui transmute les métaux en or.

Voltaire, *Micromégas*, Chapitre III : « Voyage des deux habitants de Sirius et Saturne » 1752.

Perspective : Ce conte philosophique de Voltaire s'inscrit dans la tradition littéraire des voyages imaginaires, puisqu'il décrit la visite de la Terre par deux géants. Dans l'esprit des Lumières et plus particulièrement des encyclopédistes, il utilise le motif de l'ailleurs et le savoir scientifique pour critiquer la société et la religion. Il se détache ainsi de la spéculation métaphysique pour se fonder sur l'observation et l'expérimentation scientifiques et valoriser le relativisme. *Micromégas* est considéré *a posteriori* comme une des œuvres fondatrices du genre de la science-fiction.

Dans les deux premiers chapitres du conte, le géant Micromégas, venu d'une planète nommée Sirius, a été chassé de la cour de cette planète à la suite de travaux d'entomologie (branche de la zoologie) contestés par un membre fanatique du clergé. Il part alors en voyage dans l'univers et rencontre, sur Saturne, le secrétaire de l'Académie de cette planète, un « nain » à ses yeux, puisqu'il ne mesure que deux kilomètres de haut, qui va devenir son interlocuteur philosophique et son compagnon de voyage. Le Saturnien l'accompagne ainsi dans ce voyage initiatique au sein du Système solaire. Dans le chapitre III, ils quittent donc ensemble Saturne.

Extrait⁶⁰

Nos deux philosophes étaient prêts à s'embarquer dans l'atmosphère de Saturne avec une fort jolie provision d'instruments mathématiques, lorsque la maîtresse du Saturnien, qui en eut des nouvelles, vint en larmes faire ses remontrances. C'était une jolie petite brune qui n'avait que six cent soixante toises, mais qui réparait par bien des agréments la petitesse de sa taille. « Ah ! cruel ! s'écria-t-elle, après t'avoir résisté quinze cents ans, lorsque enfin je commençais à me rendre, quand j'ai à peine passé cent ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde ; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour : si tu étais un vrai Saturnien, tu serais fidèle. Où vas-tu courir ? Que veux-tu ? Nos cinq lunes sont moins errantes que toi, notre anneau est moins changeant. Voilà qui est fait, je n'aimerai jamais plus personne. » Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, tout philosophe qu'il était ; et la dame, après s'être pâmée, alla se consoler avec un petit-maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent ; ils sautèrent d'abord sur l'anneau, qu'ils trouvèrent assez plat, comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit globe ; de là ils allèrent de lune en lune. Une comète passait tout auprès de la dernière ; ils s'élançèrent sur elle avec leurs domestiques et leurs instruments. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs, qui ont trouvé quelques propositions un peu dures. Mais j'en ai lu le manuscrit dans la bibliothèque de l'illustre archevêque de..., qui m'a laissé voir ses livres avec cette générosité et cette bonté qu'on ne saurait assez louer. Aussi je lui promets un long article dans la première édition qu'on fera de Moréri, et je n'oublierai pas surtout messieurs ses enfants, qui donnent une si grande espérance de perpétuer la race de leur illustre père.

Mais revenons à nos voyageurs. En sortant de Jupiter, ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on sait, est cinq fois plus petite que notre petit globe ; ils virent deux lunes qui servent à

60. Voltaire, *Micromégas*, Le Livre de Poche, 2000. Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.

cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le père Castel écrira, et même assez plaisamment, contre l'existence de ces deux lunes ; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, et poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le Sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent longtemps, et ne trouvèrent rien. Enfin ils aperçurent une petite lueur : c'était la terre : cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter. Cependant, de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer.

Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, XIX « Un meeting », 1865.

Perspective : Dans l'héritage des voyages extraordinaires, *De la Terre à la Lune*, trajet direct en 97 heures 20 minutes est un roman d'anticipation, qui relate comment, après la fin de la guerre de Sécession, une association d'artilleurs et de scientifiques liés à l'industrie militaire américaine tente d'envoyer sur la Lune un obus habité par trois hommes. Il s'agit du premier volet d'un diptyque, composé également de *Autour de la Lune*, paru quatre ans plus tard. Ce roman inaugure le genre moderne de la science-fiction. Il a été adapté de nombreuses fois à l'écran, et dès 1902 par Georges Méliès dans son *Voyage dans la Lune*.

Dans la seconde partie du roman apparaît le personnage de Michel Ardan, un aventurier français qui propose de fabriquer un projectile creux, au lieu du boulet plein prévu, pour voyager jusqu'à la Lune. Arrivé aux États-Unis, il entreprend de convaincre l'opinion publique de la pertinence de ce projet : cet extrait de sa conférence prémonitoire compose le portrait d'un orateur puissant, proche de la figure du savant fou.

Extrait⁶¹

« Mes chers auditeurs, reprit-il, à en croire certains esprits bornés, — c'est le qualificatif qui leur convient, — l'humanité serait renfermée dans un cercle de Popilius qu'elle ne saurait franchir, et condamnée à végéter sur ce globe sans jamais pouvoir s'élaner dans les espaces planétaires ! Il n'en est rien ! On va aller à la Lune, on ira aux planètes, on ira aux étoiles, comme on va aujourd'hui de Liverpool à New-York, facilement, rapidement, sûrement, et l'océan atmosphérique sera bientôt traversé comme les océans de la Lune ! La distance n'est qu'un mot relatif, et finira par être ramenée à zéro. »

L'assemblée, quoique très-montée en faveur du héros français, resta un peu interdite devant cette audacieuse théorie. Michel Ardan parut le comprendre.

« Vous ne semblez pas convaincus, mes braves hôtes, reprit-il avec un aimable sourire. Eh bien ! raisonnons un peu. Savez-vous quel temps il faudrait à un train express pour atteindre la Lune ? Trois cents jours. Pas davantage. Un trajet de quatre-vingt-six mille quatre cent dix lieues, mais qu'est-ce que cela ? Pas même neuf fois le tour de la Terre, et il n'est point de marins ni de voyageurs un peu dégourdis qui n'aient fait plus de chemin pendant leur existence. Songez donc que je ne serai que quatre-vingt-dix-sept heures en route ! Ah ! vous vous figurez que la Lune est éloignée de la Terre et qu'il faut y regarder à deux fois avant de tenter l'aventure ! Mais que diriez-vous donc s'il s'agissait d'aller à Neptune, qui gravite à onze cent quarante-sept millions de lieues du Soleil ! Voilà un voyage que peu de gens pourraient faire, s'il coûtait seulement cinq sols par kilomètre ! Le baron de Rothschild lui-même, avec son milliard, n'aurait pas de quoi payer sa place, et faute de cent quarante-sept millions, il resterait en route ! »

Cette façon d'argumenter parut beaucoup plaire à l'assemblée ; d'ailleurs Michel Ardan, plein de son sujet, s'y lançait à corps perdu avec un entrain superbe ; il se sentait avidement écouté, et reprit avec une admirable assurance :

« Eh bien ! mes amis, cette distance de Neptune au Soleil n'est rien encore, si on la compare à celle des étoiles ; en effet, pour évaluer l'éloignement de ces astres, il faut entrer dans cette numération éblouissante où le plus petit nombre a neuf chiffres, et prendre le milliard pour unité. Je vous demande pardon d'être si ferré sur cette

61. *De la Terre à la Lune*, Jules Verne, *Les Intégrales Jules Verne*, Hachette, 1978. Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.

question, mais elle est d'un intérêt palpitant. Écoutez et jugez ! Alpha du Centaure est à huit mille milliards de lieues, Wega à cinquante mille milliards, Sirius à cinquante mille milliards, Arcturus à cinquante-deux mille milliards, la Polaire à cent dix-sept mille milliards, la Chèvre à cent soixante-dix mille milliards, les autres étoiles à des mille et des millions et des milliards de milliards de lieues ! Et l'on viendrait parler de la distance qui sépare les planètes du Soleil ! Et l'on soutiendrait que cette distance existe ! Erreur ! fausseté ! aberration des sens ! Savez-vous ce que je pense de ce monde qui commence à l'astre radieux et finit à Neptune ? Voulez-vous connaître ma théorie ? Elle est bien simple ! Pour moi, le monde solaire est un corps solide, homogène ; les planètes qui le composent se pressent, se touchent, adhèrent, et l'espace existant entre elles n'est que l'espace qui sépare les molécules du métal le plus compacte, argent ou fer, or ou platine ! J'ai donc le droit d'affirmer, et je répète avec une conviction qui vous pénétrera tous : « La distance est un vain mot, la distance n'existe pas ! »

— Bien dit ! Bravo ! Hurrah ! s'écria d'une seule voix l'assemblée électrisée par le geste, par l'accent de l'orateur, par la hardiesse de ses conceptions.

— Non ! s'écria J.-T. Maston plus énergiquement que les autres, la distance n'existe pas ! »

Et, emporté par la violence de ses mouvements, par l'élan de son corps qu'il eut peine à maîtriser, il faillit tomber du haut de l'estrade sur le sol. Mais il parvint à retrouver son équilibre, et il évita une chute qui lui eût brutalement prouvé que la distance n'était pas un vain mot. Puis le discours de l'entraînant orateur reprit son cours.

« Mes amis, dit Michel Ardan, je pense que cette question est maintenant résolue. Si je ne vous ai pas convaincus tous, c'est que j'ai été timide dans mes démonstrations, faible dans mes arguments, et il faut en accuser l'insuffisance de mes études théoriques. Quoi qu'il en soit, je vous le répète, la distance de la Terre à son satellite est réellement peu importante et indigne de préoccuper un esprit sérieux. Je ne crois donc pas trop m'avancer en disant qu'on établira prochainement des trains de projectiles, dans lesquels se fera commodément le voyage de la Terre à la Lune. Il n'y aura ni choc, ni secousse, ni déraillement à craindre, et l'on atteindra le but rapidement, sans fatigue, en ligne droite, « à vol d'abeille », pour parler le langage de vos trappeurs. Avant vingt ans, la moitié de la Terre aura visité la Lune ! »

Jules Verne, *Autour de la Lune*, extrait du chapitre VI « Demandes et réponses », 1869.

Perspective : *Autour de la Lune*, paru en 1869, est la suite du roman *De la Terre à la Lune*, publié cinq ans plus tôt, dont il reprend les personnages. Les astronautes Michel Ardan, Impey Barbicane et le capitaine Nicholl voyagent cette fois en orbite autour de la Lune, à bord d'un engin spatial, le « projectile », sorte d'obus projeté depuis la Floride. Ce récit de science-fiction s'avère *a posteriori* un roman d'anticipation étonnamment prémonitoire par rapport à la mission Apollo 8 lancée par les États-Unis en 1968. Le texte mêle des descriptions poétiques des paysages lunaires, des discours scientifiques et des échanges plus légers. Dans cet extrait, les héros découvrent à la fois l'image de la Terre vue de l'espace et une vision de la Lune dans toute son ampleur.

Extrait⁶²

Le 4 décembre, les chronomètres marquaient cinq heures du matin terrestre, quand les voyageurs se réveillèrent, après cinquante-quatre heures de voyage. Comme temps, ils n'avaient dépassé que de cinq heures quarante minutes, la moitié de la durée assignée à leur séjour dans le projectile ; mais comme trajet, ils avaient déjà accompli près des sept dixièmes de la traversée. Cette particularité était due à la décroissance régulière de leur vitesse.

Lorsqu'ils observèrent la Terre par la vitre inférieure, elle ne leur apparut plus que comme une tache sombre, noyée dans les rayons solaires. Plus de croissant, plus de lumière cendrée. Le lendemain, à minuit, la Terre devait être nouvelle, au moment précis où la Lune serait pleine. Au-dessus, l'astre des nuits se rapprochait de plus en plus de la ligne suivie par le projectile, de manière à se rencontrer avec lui à l'heure indiquée. Tout autour, la voûte noire était constellée de points brillants qui semblaient se déplacer avec lenteur. Mais à la distance considérable où ils se trouvaient, leur grosseur relative ne paraissait pas s'être modifiée. Le Soleil et les étoiles apparaissaient exactement tels qu'on les voit de la Terre. Quant à la Lune, elle avait considérablement grossi ; mais les lunettes des voyageurs, peu puissantes en somme, ne permettaient pas encore de faire d'utiles observations à sa surface, et d'en reconnaître les dispositions topographiques ou géologiques.

Aussi, le temps s'écoulait-il en conversations interminables. On causait de la Lune surtout. Chacun apportait son contingent de connaissances particulières. Barbicane et Nicholl, toujours sérieux, Michel Ardan, toujours fantaisiste. Le projectile, sa situation, sa direction, les incidents qui pouvaient survenir, les précautions que nécessiterait sa chute sur la Lune, c'était là matière inépuisable à conjectures.

Précisément, en déjeunant, une demande de Michel, relative au projectile, provoqua une assez curieuse réponse de Barbicane et digne d'être rapportée.

Michel, supposant le boulet brusquement arrêté, lorsqu'il était encore animé de sa formidable vitesse initiale, voulut savoir quelles auraient été les conséquences de cet arrêt.

« Mais, répondit Barbicane, je ne vois pas comment le projectile aurait pu être arrêté.

– Supposons-le, répondit Michel.

– Supposition irréalisable, répliqua le pratique Barbicane. À moins que la force d'impulsion ne lui eût fait défaut. Mais alors, sa vitesse aurait décru peu à peu, et il ne se fût pas brusquement arrêté.

62. *Autour de la Lune*, Jules Verne, *Les Intégrales Jules Verne*, Hachette, 1978. Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.

- Admets qu’il ait heurté un corps dans l’espace.
- Lequel ?
- Ce bolide énorme que nous avons rencontré.
- Alors, dit Nicholl, le projectile eût été brisé en mille pièces, et nous avec.
- Mieux que cela, répondit Barbicane, nous aurions été brûlés vifs.
- Brûlés ! s’écria Michel. Pardieu ! je regrette que le cas ne se soit pas présenté « pour voir ».
- Et tu aurais vu, répondit Barbicane. On sait maintenant que la chaleur n’est qu’une modification du mouvement. Quand on fait chauffer de l’eau, c’est-à-dire quand on lui ajoute de la chaleur, cela veut dire que l’on donne du mouvement à ses molécules.
- Tiens ! fit Michel, voilà une théorie ingénieuse !

H. G. Wells, *Les Premiers hommes dans la lune*, extrait du chapitre V « En route pour la lune », 1901.

Perspective : Dans l'héritage des voyages extraordinaires de Jules Verne et en particulier du roman *De la Terre à la Lune*, *Les Premiers Hommes dans la Lune* (*The First Men in the Moon*) est un roman de science-fiction. Le roman raconte l'histoire d'un voyage vers la Lune entrepris par un narrateur homme d'affaires, M. Bedford, et un scientifique excentrique, M. Cavor, qui a mis au point la « cavorite », un métal révolutionnaire qui crée l'apesanteur, avec lequel il construit un astronef. Les deux protagonistes entreprennent un voyage sur la Lune : ils découvriront qu'elle est habitée par une civilisation extraterrestre sophistiquée de créatures ressemblant à des insectes qu'ils appellent les Sélénites. Le roman mêle discours scientifique, imagination et écriture poétique : « Ce n'était pas le commencement d'un voyage, c'était le commencement d'un rêve. », comme en témoigne le début du chapitre V « En route pour lune ».

Extrait⁶³

Bientôt Cavor éteignit la lumière. Il déclara que nous n'avions pas une trop grande provision d'énergie électrique et que nous devions l'économiser pour lire. Pendant un certain temps — je ne saurais dire si ce fut long ou court — il n'y eut autre chose que l'absolue obscurité.

Dans ce vide, une question sembla se préciser.

« Comment marchons-nous ? demandai-je. Quelle est notre direction ?

– Nous nous échappons de la terre par la tangente, et, comme la lune est proche de sa troisième phase, nous allons quelque part vers elle. Je vais ouvrir un store... »

J'entendis un déclic, puis une fenêtre de la carapace extérieure s'ouvrit toute grande. Le ciel, au-dehors, était aussi noir que l'intérieur de la sphère, mais le cadre de la fenêtre ouverte enfermait une infinité d'étoiles.

Ceux qui n'ont vu la voûte étoilée que de la terre ne peuvent imaginer son aspect quand le voile vague et à demi brumeux de notre atmosphère n'est plus interposé.

Les astres que nous apercevons de la terre ne sont que les survivants épars qui réussissent à traverser notre couche d'air poussiéreuse. Alors, au moins, je pus comprendre ce que l'on voulait dire en parlant des multitudes célestes.

Nous devons bientôt voir des choses plus étranges, mais ce ciel sans air et tout empoussiéré d'étoiles... Entre toutes, je crois que cette chose-là sera une des dernières que j'oublierai.

La petite fenêtre se referma avec un déclic ; une autre s'ouvrit brusquement et se referma aussitôt, puis une troisième, et je dus un instant fermer les yeux, à cause de l'aveuglante splendeur de la lune décroissante.

Il me fallut porter mes regards tour à tour sur Cavor et les objets qui m'entouraient, baignés de clarté blanche, pour habituer peu à peu mes yeux à cette intense lumière, et pouvoir regarder le pâle éblouissement.

Quatre fenêtres furent ouvertes, afin que la gravitation de la lune pût agir sur toutes les substances de notre sphère. Je m'aperçus que je ne flottais plus librement dans

63. H. G. Wells, *Les Premiers hommes dans la lune*, Paris, Mercure de France, 1958 ; Hachette BNF, 2019. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.** Le texte de l'édition de 1913 est [disponible sur le site Gallica de la BnF](#).

l'espace, mais que mes pieds reposaient sur le verre, dans la direction de la lune. Nos couvertures et les caisses de provisions aussi glissèrent lentement, au long de la paroi, et s'arrêtèrent bientôt de façon à intercepter une partie de la vue.

Naturellement il me sembla qu'en regardant la lune je regardais en bas. Sur la terre, en bas signifie vers le sol, la direction dans laquelle les choses tombent, et en haut, la direction opposée. À cet instant, l'effort de la gravitation nous attirait vers la lune, et j'étais complètement persuadé que notre planète était au-dessus de ma tête. Naturellement, quand tous les stores de Cavorite étaient clos, en bas signifiait vers le centre de notre sphère, et en haut, vers sa partie extérieure.

C'était là une expérience curieuse, ne ressemblant en rien aux choses de la terre, de recevoir la lumière par en bas. Sur la terre, la lumière tombe d'en haut ou nous arrive de biais, mais là elle nous arrivait entre nos pieds, et pour voir nos ombres il nous fallait regarder au-dessus de nous.

D'abord j'éprouvai une sorte de vertige à reposer seulement sur cette paroi de verre épais, et à contempler au-dessous de moi la lune à travers des milliers de kilomètres d'espace vide. Mais ce malaise s'évanouit aussitôt, devant la splendeur du coup d'œil.

Le lecteur pourra assez bien s'imaginer la chose, si, par une chaude nuit d'été, il se couche sur le gazon et regarde la lune entre ses pieds levés au-dessus de sa tête ; mais pour quelque raison, probablement parce que l'absence d'air la rendait si lumineuse, la lune semblait déjà considérablement plus large que vue de la terre. Les détails les plus minutieux de sa surface étaient extraordinairement clairs, et, comme nous apercevions son disque hors de toute atmosphère, ses contours étaient brillants et tranchés ; il n'y avait, à l'entour, ni reflets ni halo, et la poussière d'étoiles qui emplissait le ciel arrivait jusqu'au bord de sa circonférence et indiquait le contour de la partie qui était dans l'ombre. Tandis que je restais à contempler la lune entre mes jambes, ce sentiment de l'impossibilité qui ne m'avait pas quitté depuis notre départ m'assaillit avec une conviction dix fois plus forte.

« Cavor, dis-je, tout cela me fait une drôle d'impression. Ces Compagnies que nous devons lancer et tous nos projets...

– Eh bien ?

– Je ne les vois pas par ici.

– Non, dit Cavor, mais cette impression ne durera pas.

– Je suppose que je suis fait pour venir à bout des pires choses. Mais ceci... Je pourrais croire, ma foi, qu'il n'y a jamais eu de monde.

Ray Bradbury, *Chroniques martiennes (The Martian Chronicles)*, 1950.

Perspective : Les *Chroniques martiennes* sont un recueil de nouvelles de science-fiction de l'Américain Ray Bradbury, certaines ayant préalablement paru dans des magazines entre 1945 et 1950. L'ensemble, publié en volumes aux États-Unis en 1950, a pour cadre la planète Mars. Chaque nouvelle raconte une histoire qui s'intègre à une narration globale. L'extrait constitue l'*explicit* de l'œuvre, la fin de la nouvelle « OCTOBRE 2057 – Pique-nique dans un million d'années ».

Extrait⁶⁴ de « Il⁶⁵ lâcha un feuillet dans le feu. » à « Les Martiens leur retournèrent leurs regards durant un long, long moment de silence dans les rides de l'eau. »

64. Ray Bradbury, *Chroniques martiennes*, trad. Henri Robillot, Gallimard/Denoël, 1955. Ray Bradbury, *Chroniques martiennes*, trad. Jacques Chambon et Henri Robillot, Folio SF, 2001. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

65. Le père de Timothy.

Prolongements cinématographiques : Voyages sur la Lune au cinéma et premiers films de science-fiction

Voyages sur la Lune : les films fondateurs

- *Le Voyage dans la Lune*, George Méliès, 1902.
- *La Femme sur la Lune (Frau im Mond)*, Fritz Lang, 1929.
- *Les Aventures fantastiques du baron de Münchhausen*, Josef Von Baky, 1943 ; Terry Gilliam, 1988.
- *Les Premiers Hommes dans la Lune*, 1964.
- *2001 : L'Odyssée de l'espace*, Stanley Kubrick, 1968.
- *La Guerre des étoiles (Star Wars)*, George Lucas, 1977.

Voyages sur la Lune : quelques grands films depuis les années 2000

- *Avatar*, James Cameron, 2009.
- *Moon*, Duncan Jones, 2009.
- *Apollo 18*, Gonzalo Lopez-Gallego, 2011.
- *Interstellar*, Christopher Nolan, 2014.
- *First Man - Le Premier Homme sur la Lune*, Damien Chazelle, 2018.
- *Ad Astra*, James Gray, 2019.

Voyages sur la lune : les films fondateurs

Les premiers films de science-fiction sont muets : *Le Voyage dans la Lune*, réalisé par George Méliès, en 1902 ; et *La Femme sur la Lune (Frau im Mond)*, réalisé par Fritz Lang, en 1929, en Allemagne. Ce sont des adaptations plus ou moins libres de romans fondateurs du genre en littérature, qui ont pour point commun d'être des récits d'anticipation de voyages sur la Lune. Ils puisent dans l'art du trucage et apparaissent comme des fantaisies cinématographiques, à la fois poétiques et burlesques. En 1929, le terme « scientifiction » est inventé par le directeur du magazine *Amazing stories*, Hugo Gernsback : « Par *scifiction*, j'entends les histoires du type de celle de Jules Verne, H.G. Wells et Edgar Allan Poe, de charmants récits romanesques entremêlés de faits scientifiques et de visions prophétiques »⁶⁶. La science-fiction est née.

Le Voyage dans la Lune, George Méliès, 1902.

Perspective : En 1902, sept ans après l'invention du cinéma, le réalisateur français George Méliès, prestidigitateur et illusionniste, ancien animateur de spectacles forains, écrit, produit et réalise, dans ses ateliers de Montreuil, un court-métrage muet de 13 minutes, accompagné de musique : *Le Voyage dans la Lune*. Il s'inspire des romans *De la Terre à la Lune* (1865) de Jules Verne et *Les Premiers Hommes dans la Lune* de H. G. Wells (*The First Men in the Moon*, 1901).

Le synopsis mêle la science et l'imagination : le film s'ouvre sur un congrès du Club des Astronomes, lors duquel le professeur Barbenfouillis, président du club, surprend l'auditoire en faisant part de son projet de voyage dans la Lune, à partir d'un obus spatial. Six savants astronomes, dont Barbenfouillis, vont ainsi voyager en direction de la Lune à bord de cette

66. Cité dans *Les sciences et l'art*, Marie-Christine de La Souchère, Ellipses, 2016.

fusée-obus, propulsée au moyen d'un canon géant de 300 mètres de long. Ils y découvriront l'environnement lunaire, notamment un cratère lunaire et une grotte féérique, rappelant l'univers d'*Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll (1865), avant de rencontrer les Sélénites, peuple autochtone de la Lune. Or, cette première rencontre cinématographique entre des hommes et des extraterrestres s'avère d'emblée belliqueuse.

Succès mondial, ce film d'aventure est considéré comme la première œuvre de science-fiction au cinéma. George Méliès puise dans l'art du trucage pour offrir une vision à la fois poétique et burlesque du rêve d'ailleurs, de l'environnement lunaire et des créatures extraterrestres, en mêlant féerie, merveilleux et fantastique. Dans la même veine, il réalise en 1904 *Voyage à travers l'impossible*, qui raconte le grand voyage autour du monde, jusqu'au Soleil, des membres de l'Institut de géographie incohérente, à bord d'un train spécial soulevé par des dirigeables.

Le Voyage dans la Lune, Georges Méliès — Copyright 2011 Lobster Films — Fondation Groupama Gan – Fondation Technicolor

Des extraits du film sont disponibles [sur le site de l'INA](#).

L'épisode « 1902 : Méliès "le voyage dans la lune" » de la série « Brève histoire de la culture » est disponible [sur le site de France Culture](#).

La Femme sur la Lune (Frau im Mond), Fritz Lang, 1929.

Perspective : Ce film de science-fiction muet est adapté du roman de Thea von Harbou, *Une femme dans la Lune*.

L'histoire est celle d'un scientifique, le professeur Manfeldt, qui prétend qu'il existe des mines d'or dans le sous-sol de la Lune et devient, pour cette hypothèse, la risée de ses collègues. Trente ans plus tard, il reçoit la visite d'un jeune et brillant ingénieur, Wolf Heliuss qui souhaite construire une fusée pour se rendre sur la Lune. Le voyage a lieu, avec à bord quatre astronautes, dont une femme : Heliuss, Turner, Friede Venten et Mansfeldt, ainsi qu'un jeune homme. La rivalité autour de l'or et de « la femme sur la lune » rend le voyage périlleux.

Ce film s'inscrit dans la science-fiction par un véritable ancrage scientifique, comme en témoigne le travail de recherche réellement mené par les conseillers techniques du film, deux savants (Hermann Oberth et Fritz von Hoppel), futurs artisans de la conquête de l'espace. Il puise également dans la romance, la comédie et le conte moral, mais aussi la poésie. Il s'agit de la dernière œuvre muette de Fritz Lang et de l'ultime superproduction des studios UFA avant la crise de 1929.

Les Aventures fantastiques du baron de Münchhausen, Josef Von Baky, 1943 ; Terry Gilliam, 1988.

Le film, dans sa version allemande de 1943 (par Josef Von Baky), puis germano-britannique (par Terry Gilliam) de 1988, raconte la vie romanesque et les exploits, réels ou fantasmés, de ce personnage éponyme, particulièrement populaire, de la littérature allemande. Cet officier allemand du XVIII^e siècle, mercenaire à la solde de l'armée russe, est aussi un célèbre menteur : surnommé le « baron de Crac » (« baron du mensonge », selon l'expression « raconter des craques »), il aurait voyagé sur la Lune sur un boulet de canon et aurait dansé avec Vénus. Ainsi, le film met en particulier en scène son voyage sur la Lune et sa rencontre, dans un décor surréaliste, avec le roi et la reine de la Lune, des êtres mi-humains, mi-végétaux, capables de séparer leur tête de leur corps.

Les Premiers Hommes dans la Lune, Nathan Juran, 1964.

Ce film britannique est une adaptation de la nouvelle de H. G. Wells, entre science-fiction et film d'aventure. Il raconte une mission astronautique internationale menée par les Russes et Américains, en 1964, sur la Lune : les astronautes, qui se croyaient les premiers hommes à la conquérir, découvrent avec stupéfaction un drapeau britannique et un document stipulant que la Lune est la possession de la reine Victoria. Dans l'héritage du *Voyage dans la Lune* et des *Aventures du baron de Münchhausen*, cette œuvre cinématographique privilégie au réalisme scientifique la fantaisie et la rêverie, tout en suggérant une réflexion critique sur le désir d'expansion géographique de l'Homme, ce qui permet de le voir comme une allégorie de la conquête de l'Amérique par les Européens.

2001 : L'Odyssée de l'espace, Stanley Kubrick, 1968.

En 1968, le film britannico-américain *2001 : L'Odyssée de l'espace* révolutionne les films de voyage dans l'espace et plus largement la science-fiction au cinéma, grâce à une nouvelle technologie d'effets spéciaux et une empreinte esthétique forte. Le scénario, coécrit par Kubrick et le romancier Arthur C. Clarke, s'inspire de deux nouvelles de cet écrivain, publiées dans des magazines de science-fiction (dont *Amazing Stories*, qui a théorisé ce genre). Le film met en scène plusieurs rencontres entre les êtres humains et de mystérieux monolithes noirs, censés influencer l'évolution humaine, ainsi que des voyages dans l'espace : vers la planète Jupiter puis « au-delà de l'infini », à la suite d'un signal radio émis par un monolithe découvert sur la Lune.

Ce « film épique », qualifié comme tel en raison de sa longueur inhabituelle, revisite le cinéma de science-fiction par sa précision scientifique, son ambition esthétique, avec des effets spéciaux particulièrement novateurs, et sa portée philosophique. En effet, l'œuvre évoque l'histoire de l'humanité et l'évolution humaine sous l'angle de la technologie et, déjà, de l'intelligence artificielle, en envisageant la perspective d'une vie extraterrestre, tout en abordant la question du vide par des procédés visuels et sonores inattendus, notamment une recherche autour du silence. Esthétiquement, le film déroute, et ce dès son ouverture : un « prologue » intitulé « L'aube de l'humanité » offre au spectateur un écran noir durant 2 min. 30, tendu par le seul mouvement sonore *Atmosphères* (1961) de György Ligeti. C'est toute la narration traditionnelle qui est en fait remplacée par des œuvres musicales, telles que les valse classiques composant *Le Beau Danube Bleu* de Johann Strauss. Enfin, pour imaginer le futur (2001) sous un angle artistique réaliste, Stanley Kubrick puise dans les créations design du moment. Devenu un film culte du cinéma de science-fiction, il a inspiré de nombreux cinéastes et cinéphiles.

La Guerre des étoiles (Star Wars), George Lucas, 1977.

En 1977, *La Guerre des étoiles (Star Wars)* se distingue également par l'excellence de ses effets spéciaux. Il s'agit du premier opus de la saga *Star Wars* (le quatrième selon l'ordre chronologique de l'histoire), rebaptisé, en 1981, *Star Wars, épisode IV : Un nouvel espoir*. Ce film américain de science-fiction se rattache en fait à la fois aux sous-genres de la « *space fantasy* », qui inscrit les aventures spatiales dans le monde merveilleux de la « *fantasy* », et du « *space opera* » ou « *feuilleton spatial* », qui met en scène des histoires d'aventure épiques ou dramatiques, dans un cadre géopolitique complexe (exploration

spatiale à grande échelle, guerres intergalactiques, etc.), et se caractérise par son réalisme scientifique. Le cinéaste s'inspire également des films de sabre et de guerre, ainsi que des westerns.

L'intrigue se concentre sur l'Alliance rebelle, une organisation qui tente de détruire la station spatiale de l'Étoile noire, l'arme suprême du despotique Empire galactique. Mêlé malgré lui à ce conflit, Luke Skywalker, jeune ouvrier agricole, intercepte un appel à l'aide de la princesse Leia et se donne pour mission de la délivrer de l'Empire, et en particulier de Darth Vader, un cyborg menaçant, vêtu et masqué de noir, au service de l'Empereur. La narration se fonde donc sur le voyage de ce héros.

Le film rencontre un succès commercial et critique, grâce à son univers de fiction et son esthétique novatrice, notamment une technologie d'effets spéciaux remarquables et une bande-son inspirée de la musique classique, qui associe à chaque personnage principal un thème différent, à la manière de *Pierre et le loup* (1936). Il remporte de nombreux prix, notamment sept Oscars, dont la meilleure direction artistique, les meilleurs costumes, le meilleur montage, la meilleure musique et le meilleur son.

Voyages sur la lune : quelques grands films depuis les années 2000

Les cinéastes du XXI^e siècle s'inspirent moins des romans du passé que des connaissances scientifiques : le lien entre cinéma et science se resserre, autour de théories de la physique moderne telles que la relativité, la mécanique quantique et la physique des particules, ainsi que des théories d'astrophysique récentes sur l'origine et la structure de l'univers. Les scénaristes et réalisateurs s'inspirent des découvertes scientifiques : lasers, trous noirs, création et annihilation de matière, dimensions supplémentaires, déformation du temps et de l'espace sont les thèmes récurrents de la science-fiction aujourd'hui, ainsi que les biotechnologies, les manipulations génétiques, l'intelligence artificielle et la robotique.

Avatar, James Cameron, 2009.

En 2009, le film *Avatar* rencontre un succès mondial, en plongeant le public dans un monde complètement nouveau, entre science-fiction et fantaisie onirique.

L'action se déroule dans le futur, en 21544, sur Pandora, une *exolune*, c'est-à-dire l'une des lunes satellites de Polyphème, une planète géante gazeuse du système stellaire le plus proche de la Terre. Bien que Pandora soit recouverte d'une jungle hostile aux Terriens et habitée par un peuple autochtone, les Na'vis, des êtres humanoïdes qui vivent en symbiose avec leur environnement naturel, les Humains y ont pourtant établi une colonie afin d'y extraire un minéral qui permettrait de résoudre la crise énergétique sur terre. Dès lors, la guerre semble inévitable.

S'appuyant sur des effets spéciaux et sur une technologie 3D révolutionnaire, qui implante le jeu des acteurs dans des personnages créés de toutes pièces par des infographistes, le cinéaste crée un univers unique, propice à la contemplation et à la réflexion, en particulier sur la question de la préservation de la nature.

Voir, pour la vision esthétique et la technique du cinéaste, le dossier pédagogique de l'exposition *L'art de James Cameron (2024-2025)*, [disponible sur le site de la Cinémathèque française](#).

Moon, Duncan Jones, 2009.

Ce film de science-fiction britannique raconte l'histoire de Sam Bell, astronaute qui vit depuis plus de trois ans dans la station lunaire de Selene, où il gère pour l'entreprise Lunar l'extraction de l'hélium 3, seule solution à la crise de l'énergie sur Terre. Quelques semaines avant la fin tant attendue de sa longue mission en solitaire et son retour sur Terre où l'attend sa famille, Sam est progressivement pris d'hallucinations et découvre peu à peu que ses patrons n'ont pas prévu de le ramener.

Apollo 18, Gonzalo Lopez-Gallego, 2011.

Empruntant à la fois à la science-fiction, au thriller, au film d'horreur et au documentaire, *Apollo 18* explore le secret le mieux gardé de l'agence spatiale américaine : une dernière mission sur la Lune organisée secrètement par la NASA, après avoir officiellement mis fin au programme Apollo en 1974. Le film, s'appuie sur des extraits de films tournés par les astronautes qui racontent l'alunissage d'Apollo 18, tout en révélant les raisons de sa dissimulation et de l'abandon des missions habitées sur la Lune.

Interstellar, Christopher Nolan, 2014.

Interstellar est né de la collaboration entre le cinéaste Christopher Nolan et un astrophysicien Kip Thorne. Le film est en effet fondé sur les travaux de ce spécialiste de la relativité générale, de la gravitation ainsi que des trous noirs : en tant que conseiller scientifique du film, il a fait en sorte que le scénario ne contrevienne jamais aux lois de la physique, sans pour autant entraver le processus créatif. Il a également participé à la modélisation des effets spéciaux.

Le film commence sur Terre, dans le futur, avant d'explorer l'espace : en 2067, une catastrophe écologique vient de décimer les récoltes, condamnant notre planète à l'asphyxie et l'humanité à sa perte. Une équipe d'astronautes, envoyés secrètement par la NASA, franchit alors un trou de ver apparu près de Saturne, un raccourci spatio-temporel qui leur permet d'accéder à un nouveau système stellaire, à la recherche de nouvelles terres habitables où établir une colonie spatiale pour sauver l'humanité.

Christopher Nolan rend hommage aux films de science-fiction qui l'ont inspiré, tels que *2001, l'Odyssée de l'espace* et *Star Wars*, tout en empruntant à la tradition américaine du film catastrophe, en prenant ici en charge la question écologique et l'angoisse climatique, dans une fable poétique, propice à la contemplation esthétique. Enfin, le film s'avère extrêmement ambitieux sur le plan scientifique, avec une représentation des trous noirs extrêmement réaliste, au regard des connaissances actuelles. Chose remarquable, la fiction ici a enrichi la science, en faisant émerger des données scientifiques nouvelles sur les trous noirs et les champs d'étoiles.

First Man - Le Premier Homme sur la Lune, Damien Chazelle, 2018.

Il s'agit d'un biopic de Neil Armstrong, le premier homme à avoir marché sur la lune, le 21 juillet 1969.

Ad Astra, James Gray, 2019.

À la recherche de son père, grand astronaute et héros national porté disparu depuis des années lors d'une mission aux confins du système solaire, son fils Roy McBride, qui travaille désormais pour la NASA, entreprend un voyage dans l'espace pour résoudre un mystère qui menace la survie de notre planète. Au cours de cette expédition quasi solitaire de la Terre à la Lune, colonisée par les Terriens, puis de la Lune à Mars et enfin Neptune, l'astronaute s'interroge sur le sens de la conquête de l'espace et remet en cause son modèle paternel, dans un film qui fait la part belle à l'introspection.

La mini-série *Blow Up* sur ARTE

Blow Up est une émission et un *web magazine* proposé par Luc Lagier, qui pose un regard décalé sur le 7e art, depuis 2010.

- « Le motif de la lune au cinéma » (25 min.) [disponible sur le site d'ARTE](#)
- « Voyages dans l'espace » (11 min.) [disponible sur la chaîne YouTube de l'émission](#)
- « Les 50 ans de 2001 l'Odyssée de l'espace » (8 min.) [disponible sur la chaîne YouTube de l'émission](#)

Contemplation et rêveries préromantiques

Perspective : Il s'agit de mettre en évidence une continuité plus inattendue entre l'écriture de Fontenelle, auteur des *Poésies pastorales* et d'un *Traité sur la nature de l'églogue*, et certains traits de l'esthétique préromantique. La scénographie des *Entretiens* de Fontenelle est proche de l'églogue, poème pastoral ou champêtre dans l'esprit des *Bucoliques* de Virgile, comme en témoigne l'*incipit* qui réunit le philosophe et la marquise dans un jardin, sous un ciel étoilé : « Ce spectacle me fit rêver ; et peut-être sans la Marquise eussé-je rêvé assez longtemps ; mais la présence d'une si aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune et aux étoiles ». Le goût pour la contemplation de la nature et la rêverie sur l'ailleurs sont en effet des motifs que l'on peut rapprocher de certains *topoi* chers aux précurseurs du romantisme, Diderot, Rousseau et Chateaubriand, du moins dans les choix esthétiques plutôt que dans les idées politiques.

Propositions d'extraits

Parcours

- Denis Diderot, *La promenade du sceptique ou les allées*, « Discours préliminaire », [1747] 1830.
- Denis Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, « Lettre du 10 mai 1759 ».
- Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, « Deuxième promenade », 1782.
- François René de Chateaubriand, *René*, 1802.

Denis Diderot, *La promenade du sceptique ou les allées*, « Discours préliminaire », [1747] 1830.

Extrait⁶⁷

Dans une espèce de labyrinthe, formé d'une haute charmille coupée de sapins élevés et touffus, il ne manquait jamais de m'entretenir des erreurs de l'esprit humain, de l'incertitude de nos connaissances, de la frivolité des systèmes de la physique et de la vanité des spéculations sublimes de la métaphysique.

Assis au bord d'une fontaine, s'il arrivait qu'une feuille détachée d'un arbre voisin, et portée par le zéphyr sur la surface de l'eau, en agitât le cristal et en troublât la limpidité, il me parlait de l'inconstance de nos affections, de la fragilité de nos vertus, de la force des passions, des agitations de notre âme, de l'importance et de la difficulté de s'envisager sans prévention, et de se bien connaître.

Transportés sur le sommet d'une colline qui dominait les champs et les campagnes d'alentour, il m'inspirait le mépris pour tout ce qui élève l'homme sans le rendre meilleur ; il me montrait mille fois plus d'espace au-dessus de ma tête que je n'en avais sous mes pieds, et il m'humiliait par le rapport évanouissant du point que j'occupais à l'étendue prodigieuse qui s'offrait à ma vue.

Redescendus dans le fond d'une vallée, il considérait les misères attachées à la condition des hommes, et m'exhortait à les attendre sans inquiétude et à les supporter sans faiblesse.

Une fleur lui rappelait ici une pensée légère ou un sentiment délicat. Là c'était au pied d'un vieux chêne, ou dans le fond d'une grotte, qu'il retrouvait un raisonnement nerveux et solide, une idée forte, quelque réflexion profonde.

Je compris que Cléobule s'était fait une sorte de philosophie locale ; que toute sa campagne était animée et parlante pour lui ; que chaque objet lui fournissait des pensées d'un genre particulier, et que les ouvrages de la nature étaient à ses yeux un livre allégorique où il lisait mille vérités qui échappaient au reste des hommes.

Pour m'assurer davantage de ma découverte, je le conduisis un jour à l'étoile dont j'ai parlé. Je me souvenais qu'en cet endroit il m'avait touché quelque chose des routes diverses par lesquelles les hommes s'avancent vers leur dernier terme, et j'essayai s'il ne reviendrait pas dans ce lieu à la même matière. Que je fus satisfait de mon expérience ! Combien de vérités importantes et neuves n'entendis-je pas ! En moins de deux heures que nous passâmes à nous promener de l'allée des épines dans celle des marronniers, et de l'allée des marronniers dans son parterre, il épuisa l'extravagance des religions, l'incertitude des systèmes de la philosophie et la vanité des plaisirs du monde. Je me séparai de lui, pénétré de la justesse de ses notions, de la netteté de son jugement et de l'étendue de ses connaissances ; et, de retour chez moi, je n'eus rien de plus pressé que de rédiger son discours, ce qui me fut d'autant plus facile que, pour se mettre à ma portée, Cléobule avait affecté d'emprunter des termes et des comparaisons de mon art.

67. Diderot, *Œuvres*, Tome I, « Philosophie », Robert Laffont, « Bouquins », 1994. Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.

Denis Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, « Lettre du 10 mai 1759 ».

Perspective : La correspondance entre Denis Diderot et Sophie Volland débuta en 1755 et dura plus de quatorze ans. Leur « liaison douce », comme il la qualifiait, était d'abord une amitié intellectuelle, dont témoignent les lettres du philosophe, car toutes celles de Sophie Volland ont disparu. Voici la première lettre qui nous est parvenue, rédigée à un moment de crise pour le philosophe : *l'Encyclopédie* est poursuivie ; son ami Grimm est absent ; la mère de Denis et celle de Sophie ont découvert leur liaison, désormais menacée. Reste le récit mélancolique des journées et des moments avec les amis — ceux présents (le baron Gleychen) et ceux absents, qu'on imagine — ; enfin la contemplation de la nature sauvage du parc du château de Marly, alors quelque peu négligé.

Extrait⁶⁸

[10 mai 1759]

Ce vendredi matin.

Nous partîmes hier à huit heures pour Marly. Nous y arrivâmes à dix heures et demie. Nous ordonnâmes un grand dîner ; et nous nous répandîmes dans les jardins, où la chose qui me frappa, c'est le contraste d'un art délicat dans les berceaux et les bosquets, et d'une nature agreste dans un massif touffu de grands arbres qui les dominant et qui forment le fond. Ces pavillons séparés et à demi enfoncés dans une forêt semblent être les demeures de différents génies subalternes dont le maître occupe celui du milieu. Cela donne à l'ensemble un air de féerie qui me plut. Il ne faut pas qu'il y ait beaucoup de statues dans un jardin, et celui-ci m'en paraît un peu trop peuplé. Il faut regarder les statues comme des êtres qui aiment la solitude et qui la cherchent, des poètes, des philosophes et des amants, et ces êtres ne sont pas communs. Quelques belles statues cachées dans les lieux les plus écartés, les unes loin des autres, qui m'appellent, que j'aie chercher ou que je rencontre ; qui m'arrêtent, et avec lesquelles je m'entretiens longtemps, et pas davantage, et point d'autres.

Je portais tout à travers les objets des pas errants et une âme mélancolique. Les autres nous devançaient à grands pas, et nous les suivions lentement, le baron de Gleychen et moi. Je me trouvais bien à côté de cet homme. C'est que nous éprouvions au dedans de nous un sentiment commun et secret. C'est une chose incroyable comme les âmes sensibles s'entendent presque sans parler. Un mot échappé, une distraction, une réflexion vague et décousue, un regret éloigné, une expression détournée, le son de la voix, la démarche, le regard, l'attention, le silence, tout les décèle l'une à l'autre. Nous nous parlions peu ; nous sentions beaucoup, nous souffrions tous deux ; mais il était plus à plaindre que moi. Je tournais de temps en temps mes yeux vers la ville ; les siens étaient souvent attachés à la terre ; il y cherchait un objet qui n'est plus. Nous arrivâmes à un morceau qui me frappa par la simplicité, la force et la sublimité de l'idée. C'est un Centaure qui porte sur son dos un enfant. Cet enfant approche ses petits doigts de la tête de l'animal féroce et le conduit par un cheveu. Il faut voir le visage du Centaure, le tour de sa tête, la langueur de son expression, son respect pour l'enfant despote : il le regarde, et l'on dirait qu'il craint de marcher. Un autre me fit encore plus de plaisir : c'est un vieux Faune qui s'attendrit sur un enfant nouveau-né qu'il tient dans ses bras. La statue d'Agrippine au bain est au-dessous de sa réputation, ou peut-être étais-je mal placé pour en juger mieux.

68. Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, édition établie et présentée par Jean Varloot, Gallimard, 1984. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.**

Nous partageâmes notre promenade en deux : nous parcourûmes les bas avant dîner ; nous dînâmes tous d'appétit. Notre Baron, le nôtre, fut d'une folie sans égale. Il a de l'originalité dans le ton et dans les idées. Imaginez un satyre gai, piquant, indécent et nerveux, au milieu d'un groupe de figures chastes, molles et délicates ; tel il était entre nous. Il n'aurait ni embarrassé ni offensé ma Sophie, parce que ma Sophie est homme et femme quand il lui plaît. Il n'aurait ni offensé ni embarrassé mon ami Grimm, parce qu'il permet à l'imagination ses écarts, et que le mot ne lui déplait que quand il est mal placé. Oh ! combien il fut regretté, cet ami ! que ce fut un intervalle bien doux que celui où nos âmes s'ouvrirent, et nous nous mîmes à peindre et à louer nos amis absents ! Quelle chaleur d'expressions, de sentiment et d'idées ! quel enthousiasme ! que nous étions heureux d'en parler ! qu'ils l'auraient été de nous entendre ! Ô mon Grimm ! qui est-ce qui vous rendra mes discours ? Notre dîner fut long et ne dura pas. Nous parcourûmes les hauts. J'observai que de toutes les eaux, il n'y en avait point d'aussi belles que celles qui tombent sans cesse ou qui coulent, et qu'on n'en avait pratiqué nulle part. Nous nous entretînmes d'art, de poésie, de philosophie et d'amour ; de la grandeur et de la vanité de nos entreprises ; du sentiment et du ver de l'immortalité ; des hommes, des dieux et des rois ; de l'espace et du temps ; de la mort et de la vie ; c'était un concert au milieu duquel le mot dissonant de notre Baron se faisait toujours distinguer. Le vent qui s'élevait et la soirée qui commençait à devenir froide nous rapprochèrent de notre voiture.

Le baron de Gleychen a beaucoup voyagé. Ce fut lui qui fit les frais de retour. Il nous parla des Inquisiteurs d'État de Venise, qui marchent toujours entre le confesseur et le bourreau ; de la barbarie de la cour de Sicile, qui avait abandonné un char de triomphe antique, avec ses bas-reliefs et ses chevaux, à des moines qui les ont fondus pour en faire des cloches : cela fut amené par la destruction d'une cascade de Marly dont les marbres revêtent à présent les chapelles de Saint-Sulpice. Je dis peu de choses. J'écoutais ou je rêvais.

Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, 1782.

Perspective : Dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, Rousseau décide de consigner les méditations de ses « promenades journalières » afin de « converser avec mon âme ». Dans ce passage, Rousseau raconte une chute qui, contre toute attente, donne lieu à une contemplation du ciel, source de ravissement.

Extrait⁶⁹

J'étais sur les six heures à la descente de Ménilmontant, presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des personnes qui marchaient devant moi, s'étant tout à coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avais d'éviter d'être jeté par terre, était de faire un grand saut si juste, que le chien passât sous moi tandis que je serais en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, et que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter, fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit jusqu'au moment où je revins à moi.

Il était presque nuit quand je repris connaissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me racontèrent ce qui venait de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'était précipité sur mes deux jambes, et me choquant de sa masse et de sa vitesse, m'avait fait tomber la tête en avant : la mâchoire supérieure portant tout le poids de mon corps, avait frappé sur un pavé très raboteux, et la chute avait été d'autant plus violente qu'étant à la descente, ma tête avait donné plus bas que mes pieds.

Le carrosse auquel appartenait le chien suivait immédiatement, et m'aurait passé sur le corps, si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avaient relevé, et qui me soutenaient encore lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avancait. J'aperçus le Ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais, ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang, comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartînt en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant, auquel chaque fois que je me le rappelle je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

69. Une édition du texte de 1782 est [disponible sur le site Gallica de la BnF](#).

François René de Chateaubriand, *René*, 1802.

Perspective : Dans l'héritage des *Pensées* de Pascal et des *Promenades* de Rousseau, ce récit d'inspiration autobiographique décrit le héros, seul, immergé dans la nature. La contemplation de la nature donne lieu à une rêverie philosophique, sur l'Homme et le bonheur. Les thèmes et le style introduisent l'esthétique romantique.

Extrait

Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brillaient dans la demeure des hommes, je me transportais par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient, et je songeais que sous tant de toits habités je n'avais pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique ; elle allait se répétant sur tous les tons, et à toutes les distances, d'église en église. Hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau et fait couler des larmes.

Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas, mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever dans un exil champêtre une carrière à peine commencée et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins ; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde.

On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas ! je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentiments de la vie, et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire, sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes : un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite ne ressent pas des angoisses

plus vives que les miennes à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. Ô faiblesse des mortels ! ô enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives, que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert ; on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes, tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs. Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de choses à ma rêverie !